



Conservatoire National
des Archives et de l'Histoire
de l'Éducation Spécialisée
et de l'Action Sociale

TRANCHES DE VIE

Témoignages de Pensionnaires du Bon Pasteur de Saint-Omer et du
COT Anne Frank de 1924 à 1989

6 Témoignages

Table des matières

Présentation des témoignages par Paul Charonnat	3
Témoignage de L. B. au Bon Pasteur de 1925 à 1939.....	5
Témoignage de Y. G. au Bon Pasteur de 1942 à 1946.....	10
Témoignage de J. C. au Bon Pasteur de 1953 à 1962	17
Témoignage de Micheline au Bon Pasteur de 1962 à 1968	24
Témoignage de M. P. L. au C.O.T. Anne Frank de 1968 à 1973	30
Témoignage de P. C. au C.O.T. Anne Frank de 1985 à 1989	35

Présentation des témoignages par Paul Charonnat



Paul Charonnat est né en 1938, il a suivi une formation d'éducateur spécialisé à IEI de Lille (promotion 1961-1964). Il est devenu ensuite éducateur à l'IMP d'Oxelaere jusqu'en 1968 puis chef de service éducatif, directeur adjoint et directeur au C.O.T. Anne Frank à Saint-Omer jusqu'en 1998. Il est administrateur dans plusieurs associations des secteurs : médical et médico-social de la région.

Suite à notre demande par annonces de « LA VOIX DU NORD » pour témoigner de la vie du **BON PASTEUR** et du **C.O.T. ANNE FRANK**, six personnes ont répondu présentes. Ces six anciennes pensionnaires de notre Institution se sont succédées dans l'Établissement du début des années 1920 à 1989. À part la première qui représente deux décennies, chacune des autres représente une décennie.

Chacune d'elles a bavardé pendant 2 à 3 heures avec moi, en acceptant d'être enregistrée. Pour donner une construction à l'entretien, il a été décidé à chaque fois, d'un commun accord de parler successivement des causes du placement, de l'arrivée dans l'Institution, de l'organisation et des modes de vie institutionnels, du départ définitif, et d'une conclusion. Après chaque enregistrement, j'ai transcrit le plus fidèlement possible les paroles de chacune. Je leur ai envoyé le texte pour correction ou acceptation.

Ces textes m'ont été retournés avec ou sans correction. J'en ai tenu compte. Chacune a été laissée libre de parler ou non des pratiques et de sa propre évolution, quant à la Foi, quant à la Religion. Il y a une exception de méthode pour le 6^{ème} témoignage (P.C. 27 ans) au C.O.T. Anne Frank de 1985 à 1989. Ce témoignage, n'est pas le fruit d'un interview enregistré, mais une partie importante d'un ouvrage que l'intéressée a rédigé en mémoire présenté en vue de l'obtention du DEUG, Métiers de la Formation Continue. Lorsque je lui ai proposé son témoignage, elle m'a autorisé à puiser dans son mémoire. Elle a effectué son stage pratique au C.O.T.

Aussi imparfait que peut être la mémoire face à l'Histoire, ces travaux sont le reflet de l'évolution du Bon Pasteur et du C.O.T. Anne Frank, ils sont également le reflet des grandes mutations de notre société. Enfin, ils parlent des origines des jeunes filles concernées : enfants issus d'un monde d'adultes insécurisant, voir traumatisants. Les deux institutions ont été chargées par la société d'éduquer ces jeunes et de leur donner une place dans la société : Leur place.

Une impression se dégage de l'évolution des institutions des années 1920 aux années 1990, et je pense que c'est la société qui a réellement changée après 1945, c'est-à-dire après la

guerre 39-45. Avant : c'était encore... un mode de vie plus proche du Moyen Âge et après 1945, l'évolution s'est accélérée de façon vertigineuse.

Septembre 1998 – l'interviewer : Paul Charonnat

(Directeur actuel).

Témoignage de L. B. au Bon Pasteur de 1925 à 1939.

Je suis née en 1918, j'ai 80 ans. Mon père était un grand invalide de guerre, il avait été blessé à la bataille de Verdun. Mes parents ont divorcé, j'avais 5 ans et ma mère nous a laissés seuls à la garde de mon père. Il était bon. Grand mutilé de la guerre 14-18, il était devenu aigri. Il avait été auparavant chaudronnier en cuivre, mais ayant un poumon en moins, 3 côtes en moins, un éclat d'obus près du cœur, il ne pouvait plus exercer son métier. Nous habitions à Dunkerque. Durant la guerre, auparavant, nous avons été évacués à Chaville, où je suis née.

Je suis rentrée au Bon Pasteur le 11 septembre 1925, j'avais 7 ans, et j'en suis sortie le 10 février, à mes 21 ans.

La cause qui a déclenché mon placement : J'ai été placée parce que j'avais volé un gâteau à 6 ans dans une boulangerie, la boulangerie Duflos, rue de Thévenet à Dunkerque. Ce gâteau s'appelait un rocher, on l'appelle maintenant un congolais. J'en ai volé un, puis je me suis dit, je vais en prendre un deuxième pour un petit frère de 3 ans, Jean-Jean. J'étais rentrée dans le magasin et comme la boulangère n'était pas là, j'ai pris un gâteau. J'avais une petite jupe bleu marine avec un rebord rouge, j'ai mis le gâteau dans le pli de ma jupe. Mais lorsque j'ai pris le 2^{ème} gâteau pour Jean-Jean, la boulangère est arrivée, et j'ai eu droit au scandale ! " la voleuse !... la voleuse !..."

La sœur de mon père, ma marraine a décidé ce dernier de me mettre en pension. Il y avait à Dunkerque, la tenancière d'un bar dont la fille était au Bon Pasteur, elle s'appelait Marinette. Mon père a pris l'adresse et c'est comme ça que je suis arrivée au Bon Pasteur de Saint-Omer.

Mon frère aîné s'était marié à 18 ans. Mon second frère est parti comme mousse sur un bateau à 12 ans. Et mon plus jeune frère Jean à 3 ans fût pris en charge par une tante.

La famille a été dispersée et je me suis retrouvée à Saint-Omer. Nous avons fait le voyage en train, mon père, mon oncle et moi. En arrivant, mon père voyant les grilles du parloir s'est mis à pleurer. Il a voulu me ramener. Mais j'étais fière, j'ai poussé mon père et j'ai dit : « Non, je reste », par bravade et aussi par orgueil. J'avais 7 ans. Mon père venait me voir souvent. Il est revenu la semaine suivante. J'étais très malheureuse, mais je ne lui en ai rien laissé paraître.

Je me rappelle des premiers jours, j'étais très en colère, je me rebellais face à toutes les contraintes et je faisais pipi au lit. Le deuxième jour, j'ai été punie, j'ai dû m'exhiber dans la cour avec mon drap souillé sur la tête. Alors, je me suis endurcie, et je leur ai fait voir.

Mon père venait très souvent me visiter. Il était malade. Il manquait d'air et haletait tout le temps. Il me sortait. Il m'emmenait au restaurant. Il avait le droit, car il payait une pension. Il payait 100F par mois, c'était un billet kaki. Cette pension, il l'avait en ressources, car blessé de guerre et invalide, moi sa fille, j'étais devenue pupille de la nation. Mais à 16

ans, je me suis rebellée. Un jour, au parloir, à travers les grilles, j'ai dit à mon père devant la Mère Marie de Ste Audoxie : « pourquoi tu dois payer alors que les autres ne payent pas ». « Je fais une tâche tous les jours et je gagne le montant de mon séjour. Il ne faut plus payer ». Mon père a demandé à « ma Mère » si je disais la vérité. Elle en a convenu, et depuis ce jour, il n'a plus dû payer, mais elle a rajouté : « Je serais plus sévère avec toi », j'ai rétorqué : « Actuellement, je fais ma tâche, je confectionne cinq douzaines de brassières par jour, je fais mon devoir ».

Entre 7 et 13 ans, je suis allée en classe avec Mademoiselle Berthe. Nous ne passions pas le Certificat d'Etudes. J'étais toujours première.

Le matin, nous nous levions à 5h15 à tous les âges de mon séjour (entre 7 et 21 ans). Nous avions un lit composé de quatre planches. Le sommier, quatre planches également. Une paille souvent pleine de punaises. Il y avait toujours une lumière dans le dortoir où nous étions une trentaine. Il n'y avait pas de W.C. un baquet dans un coin du dortoir et sur le baquet, deux planches. Cela nous servait de « petit coin ». Je vais vous raconter mon histoire de bassine. À partir de 13 ans, chacune à notre tour, nous devions vider cette tinette. Ce matin-là avec ma compagne Jeannette, nous y sommes allées. Mais nous avions prévu notre coup et juste devant la porte de Mère de Ste Audoxie, sur le palier, je dis : « Un, deux et trois ! » et nous lançons la bassine pleine qui se renverse. Mais notre comédie, pour plus de véracité, avait besoin d'être figlée. Alors, nous nous sommes mises à pleurer de concert pour avoir l'air contrit. Comme punition, nous avons eu un bonnet noir sur la tête pendant un mois. C'était un petit bonnet, attaché sous le cou qui désignait les indisciplinées du moment.

Le matin pour la toilette, toutes les filles du dortoir se lavaient, ou plutôt se débarbouillaient avec les mains, dans une bassine qui se trouvait de l'autre côté du dortoir. Il n'y avait pas de toilette intime, pas de chauffage. Alors l'hiver, l'eau était glacée. Il y avait un poêle dans la salle de classes, mais il n'y en avait pas au dortoir.

Comme sous-vêtement, nous avions une culotte fendue que nous changions tous les 15 jours et dessus une petite robe avec une blouse grise. Nous avions des gros bas de coton très rapiécés, l'hiver des galoches et l'été des sabots de bois. Pour sortir, nous étions en uniforme : une robe noire avec un petit col blanc, un chapeau.

Nous nous lavions dans une baignoire une fois par an, vers le 14 Juillet. Cette baignoire en zinc se trouvait dans une cave, elle était remplie d'eau chaude et nous nous y lavions à tour de rôle. Nous prenions ce bain avec une chemise, et nous nous y lavions nos cheveux(également une fois par an). Il n'y avait pas souvent des poux, car nous étions passées au peigne fin tous les jours et de plus, nous ne sortions pas.

Pour ce qui concerne les parasites, nous étions fort occupées par les punaises. Il y avait chaque semaine, une opération pour chasser les punaises de nos matelas.

Ce manque d'hygiène laissait flotter des odeurs et pour monter les escaliers, nous nous battions pour être les premières et il ne fallait surtout pas être la dernière. Nous étions jeunes, nous prenions tout à la rigolade.

À 5h45, il y avait un son de cloche, c'était la messe. Nous allions à confesse chaque semaine, c'était la règle, c'était obligatoire. L'ambiance de la messe était très recueillie. Les enfants priaient, mais beaucoup de petites s'endormaient pendant l'office, l'on voyait les petites têtes basculer sur le côté. Parfois, l'une de nous tombait en s'endormant. Nous communions selon notre désir. Comme le chœur était entouré de claustra carré en bois, l'aumônier ouvrait une petite trappe afin que nous puissions recevoir la communion. Vers 12, 13 ans, j'ai changé, j'ai conservé mon caractère espiègle, mais je suis devenue beaucoup plus sérieuse, plus réfléchie, plus pieuse. Ceci, c'est surtout grâce à Mère Marie Saint Georges. C'est elle qui m'a aidé à changer. Elle a tellement été douce, bonne. C'était la bonté qui nous manquait à nous les petites privées d'affection. Elle m'a apporté tout ça. Lorsqu'on est gosse, que l'on se sent poussée, rabrouée, ballotée..., c'est dur... Alors jusque 13 ans, j'étais une perpétuelle révoltée. Après, avec l'aide de Mère Marie Saint Georges, j'ai compris que je ne réussirais ma vie qu'en étant différente. Les offices étaient chantés par les Sœurs Madeleines lors des fêtes. Valentine jouait de l'harmonium.

Après la messe, c'était le petit déjeuner qui était composé toujours d'une tranche de pain sec et un liquide chaud confectionné avec de l'eau et de l'écorce de cacao, liquide qui avait peu de goût. Pour les grandes fêtes, nous avions un peu de margarine (marque Polo), ensuite quelques minutes de récréation pour nous permettre d'aller aux toilettes. Après, à partir de 13 ans, chacune d'entre nous avait « sa tâche » c'est-à-dire qu'on lui donnait, dès 8h00, le travail qu'elle aurait à faire pour sa journée. Avant 9 ans, les tâches consistaient uniquement en tâches ménagères. À 8h, nos différentes activités commençaient, pour les plus jeunes et jusqu'à 13 ans, 8h à 12h : école, 13h à 16h : école, 16h à 18h : études, 18h à 20h : chacun sa tâche. Pour les plus grandes (après 13 ans), tous ces temps étaient consacrés à « Notre tâche ».

Le midi, nous mangions une soupe, c'est-à-dire de l'eau marron dans laquelle les légumes avaient cuits, avec du pain qui trempait dedans. Après, il y avait une sorte de ratatouille de légumes dans laquelle l'on voyait des carottes, surtout, et c'est tout. Pas de dessert de façon habituelle. J'ai des souvenirs de viande lorsque c'était les grandes fêtes. La cuisine confectionnait un pâté, de grands blocs rectangulaires, du pâté cuit, c'est-à-dire un hachis mélangé avec du pain.

Nous avions un fruit par semaine, le dimanche soir, pour souper. Nous avions soit une pomme, soit une poire avec un liquide à base d'ersatz de cacao, avec du pain sec. Nous avions un goûter : une tranche de pain sec avec un liquide froid marron. Je ne sais pas ce que c'était, ça avait peu de goût.

Mère Marie Saint Georges réussissait à nous ramener un peu de lait que nous mélangions à notre cacao. C'était une famille riche de Boulogne. Lorsque son frère venait la voir, il nous ramenait des œufs, Sœur Marie Saint Georges nous en donnait un à chacune, que nous gobions tout cru.

Lorsque nous étions à table, et que le repas n'était pas bon, notre salle à manger était en sous-sol, je me plaçais près d'un regard d'un égout et chacune me passait en douce son

assiette pour en jeter le contenu. Il fallait rendre son assiette vide, sinon l'on nous la resservait à chaque repas. Et une fois, je me suis fait prendre. J'ai été punie, j'ai eu droit au bonnet noir.

Pour ce qui est de mes études, je suis arrivée au Bon Pasteur à 7 ans, je savais déjà lire et écrire. Ensuite, j'ai continué d'avoir un enseignement par Mademoiselle BERTHE sans passer aucun examen jusque 13 ans. Entre 13 et 21 ans, je n'ai fait que « mes tâches », je n'ai plus été à l'école. J'ai fabriqué des sacs de dames en perles, je m'occupais, étant petite, de poser les tirettes. Puis, j'ai fait de la couture. Ma tâche : 24 tabliers par jour, et ensuite, 5 douzaines de brassières. Pour ne pas perdre de temps et ne pas avoir à lever les yeux, nous nous fabriquions une visière en carton. Ce travail ne nous rapportait rien à nous, personnellement. Il rapportait à la Communauté, le fruit de ce travail faisait vivre l'ensemble du Bon Pasteur.

Il n'y avait pas de procure. Seules pouvaient avoir des petites sucreries ou matériel de toilette, celles dont les parents le leur donnaient au parloir. Je n'ai pas eu de brosse à dent, je ne me suis jamais lavé les dents au Bon Pasteur. Cependant, à 14 ans, je me suis fait arrachée une dent qui n'était pas cariée et qui ne me faisait pas mal. Simplement pour sentir ce que cela faisait, par curiosité. Le dentiste me l'a arraché. Maintenant à 80 ans, c'est la seule dent qui me manque en bas !... Il ne m'a pas endormie. Je n'y suis pas retournée une deuxième fois.

L'on sortait presque uniquement à chaque enterrement d'une compagne. Il y avait beaucoup d'enfants qui mouraient par période surtout l'hiver, de la Tuberculose, parfois jusqu'à trois ou quatre par semaine. Je me souviens des petites... Parfois à 12 ans, à 15 ans, à 18 ans... Lorsque les enfants mouraient, il y avait un menuisier qui faisait un cercueil et on le plaçait dans la chapelle. Je me souviens de Bernadette, elle avait 18 ans. Elle criait : « Je ne veux pas mourir, je veux partir, je veux me marier, je ne veux pas mourir ». Et Alice qui avait 16 ans...

Il y avait un vieux docteur qui était appelé lorsque nous étions fort malades. Je pense qu'il venait bénévolement.

Je ne regrette pas d'avoir vécu ces temps-là. La vie était très dure. Ce qui est incompréhensible pour des jeunes de maintenant. C'est ma vie. Nous y avons vécu de bons et de mauvais moments. Nous en avons eu beaucoup de mauvais, mais de bons aussi. Lorsque nous jouions des tours, parfois même un peu méchant, nous étions enfermées par punition. Nous étions contentes, car pendant ce temps- là, nous ne travaillons pas !...

Nous sortions aussi lorsque c'était le pèlerinage de Saint Martin au Laert. Nous aimions bien surtout que sur la place, le petit déjeuner était copieux. Je suis allée aussi quelquefois à la cathédrale Notre Dame de Saint-Omer, j'y ai été confirmée. Les sorties se faisaient presque exclusivement à but religieux. Je me rappelle aussi d'une promenade à la campagne. Nous avons beaucoup marché, nous étions très fatiguées. Nous sommes aussi allées à Blendecques, au château pour cueillir les groseilles. C'était notre meilleur moment. Il fallait être très sage durant deux mois pour y avoir droit. Mais ça aussi, je savais le faire. Nous en mangions plus que nous en mettions dans nos paniers !. Après, là châtelaine nous offrait un

très bon goûter avec du lait, du chocolat, des tartines beurrées... si bien qu'après, certaines en étaient malade... c'était une fois par an.

Chaque mois, la Mère Supérieure venait dans notre groupe (que nous appelions notre classe) pour nos donner des notes. J'étais toujours la première. Cela ne rapportait pas davantage, mais nous étions fières de nos bonnes notes. À la fin de l'année, il y avait des Prix qui récompensaient les scolaires. Nous avons le droit de conserver la feuille exprimant la récompense, mais le Prix, c'est-à-dire le cadeau de récompense, souvent un livre, il fallait ensuite le rendre !...

J'ai connu trois aumôniers, d'abord le Père Camier, il était vieux, avec lui, j'ai fait ma communion, ensuite, l'Abbé Le Hambre qui était supérieur de Saint Bertin. Après, nous avons eu l'Abbé Wyart. C'est grâce à lui que j'ai trouvé une solution de sortie. J'avais envie d'être religieuse et il m'a indiqué et recommandé à une Congrégation à Chartres.

Le 10 février 1939, Mère Marie de Ste Marguerite, sœur tourière m'a conduite en train jusque Paris, ensuite, elle m'a mise dans le train de Chartres, et à l'arrivée, une religieuse de la Congrégation de Saint Paul de Chartres m'attendait à la gare et m'a conduite au noviciat. Je suis sortie d'un couvent pour entrer dans un autre couvent !! Mais je dois beaucoup, beaucoup à ces sœurs. J'y suis restée 10 ans. Chaque année, j'ai renouvelé mes vœux, mais à la veille de mes vœux perpétuels, j'avais 31 ans, j'ai refusé. J'étais à l'époque, directrice de colonies de vacances. C'était en août. La Supérieure et les sœurs étaient très bonnes pour moi, j'y ai vécu mes dernières heures de vie religieuse à côté de la communauté avec beaucoup d'attention de leur part, beaucoup de gentillesse.

À la Congrégation de Saint Paul de Chartres, Ordre d'enseignantes, d'hospitalières et de missionnaires, j'y ai passé mon baccalauréat, mon diplôme d'infirmière, mon diplôme de jardinière d'enfants et celui de directrice de colonie de vacances. Par la suite, j'ai passé mon CAP comptabilité de banque à 53 ans. J'avais un peu mauvaise conscience.

J'ai été reçue chez mon frère qui était inspecteur du Métropolitain à Paris. Il m'a fait embaucher dans une banque, au Comptoir National d'Escompte. Mon autre frère était directeur des H.L.M à Lille. Nous nous en sommes sortis par notre volonté et notre courage. Il ne faut pas oublier que nous étions d'un milieu défavorisé. J'ai connu mon mari la même année, il était chef d'entreprise, il avait cinq ouvriers en menuiserie, nous avons eu un fils qui est ingénieur et j'ai un petit fils.

Ce temps de ma jeunesse passé au Bon Pasteur de Saint-Omer m'a apporté une certaine philosophie de la vie. Je prends la vie comme elle est, comme elle vient. J'y ai été endurcie. Je sais mieux supporter mes souffrances. J'ai des problèmes de santé dû à une insuffisance rénale et je les supporte facilement. J'ai une Foi très forte. Je trouve à partir de ma pratique religieuse un grand réconfort. Je fais partie de la Croix de Malte. J'assume tous les ans l'accompagnement des malades à Lourdes comme infirmière bénévole.

L.B. 80 ans

Témoignage de Y. G. au Bon Pasteur de 1942 à 1946.

La grande porte vient de se refermer sur moi. Je viens d'y séjourner 1448 jours, quatre longues années avec le froid, la faim au ventre et la misère, l'âge où ces années auraient dû être les plus belles de ma vie.

Mais le destin en avait décidé autrement.

Les raisons de mon placement, je ne veux pas les révéler. C'est un jardin secret. Les circonstances ont fait que j'ai été obligé d'être séparée de ma mère. J'en avais le cœur déchiré de douleur.

Née à Salperwick, toute mon enfance, je l'ai vécu dans le Nord à Roubaix et à Wattrelos, mais nous étions retournés à Salperwick pendant la guerre le 1^{er} Novembre 1941, mes parents ayant divorcés auparavant.

Je suis donc rentrée au « Bon Pasteur » le 16 Juin 1942. À mon arrivée, j'allais poser à la supérieure un très grand problème de conscience. Comme je n'avais rien fait de mal pour rentrer dans cette maison, où devait-on me mettre ?

J'étais trop mûre pour aller chez les « petites » une autre classe. Et trop petite pour aller chez les « grandes », les filles avec un passé malheureux. La supérieure trancha très vite la situation. J'irai donc chez les grandes filles « avec un passé ». J'étais la plus jeune de toutes et surtout la plus malheureuse.

En voyant déjà en dedans l'entrée du couvent, rien qu'au premier regard, j'en frissonne dans le dos tellement c'était lugubre.

Je n'en étais pas au bout de mes surprises. Une religieuse qui avait comme fonction de s'occuper des choses du dehors était près de moi. Elles étaient douces. Pour sortir dans la ville, on les appelait les « Mères Tertiaires ». On les reconnaissait, elles étaient habillées tout en noir à l'inverse des religieuses cloîtrées qui, elles, étaient en blanc.

Quand je suis arrivée au « Bon Pasteur » j'avais 14 ans 7 mois. Je revois encore cette grille au parloir, qui séparait la pièce avec une petite trappe, qui s'ouvrait et se refermait après chaque visiteur. C'était comme une prison.

La supérieure me fit rentrer dans son bureau et me questionna sur certains sujets.

Je venais l'année précédente d'obtenir mon Certificat d'Etudes à Roubaix (7 juin 1941). Elle m'a demandé si je savais tricoter, je lui ai répondu « oui », si je savais coudre « oui », si je savais raccommoder « oui ». À l'école, j'avais appris tout cela. Nous étions en temps de guerre. Nous tricotions à l'école pour les soldats des pulls, des gants, des cache-nez, des chaussettes même les garçons s'y mettaient. C'était l'hiver 1940-1941.

Sachant faire tout cela, à mon âge, j'étais pour la « Mère » un prodige, que dis-je, un « phénix ». Je ne savais pas qu'en répondant à toutes ces questions, les religieuses feraient le tour des salles pour parler de tout ce que je savais faire. Et comme je savais très bien lire et écrire, tout le monde perplexe ne demandait qu'à voir. Ils n'en revenaient pas. On attendait mes preuves.

Le premier jour, je suis arrivée dans l'après-midi vers 15h et l'on m'a mise à l'infirmierie. Là, je me suis déshabillée pour mettre l'uniforme. Nous étions habillées avec de longues robes noires toutes plissées, des sabots aux pieds, été comme hiver avec des bas de laine.

Le soir, il fallait mettre sa robe bien à plat, les plis bien marqués avec de l'eau en dessous de son matelas pour qu'elle soit repassée le lendemain pour être présentable. C'était l'habit de tous les jours. Lorsque par chance, nous avions une visite au parloir, l'on mettait un col blanc que nous retirions dès la visite terminée. Chaque visiteur ne pouvait venir qu'une fois par mois, une demi-heure et de préférence le dimanche après-midi.

Quant aux petites jupes plissées avec chemisier cardigan, béret, chaussures basses et socquettes, ces choses-là sont venues après la guerre.

Chaque semaine, l'on mettait son linge au pied du lit et l'on se changeait. Mais nous n'avions pas de sous-vêtements, aucun, rien. Été comme hiver, nous avions une chemise en coton, notre robe, nos bas de laine, nos sabots et c'était tout, aucun lainage. Quelques-unes avaient des superbes pèlerines faites au crochet.

Au niveau de l'hygiène, il y avait déposé chaque jour à la tête de notre lit sur le côté, un petit bassin avec de l'eau. Il n'y avait pas l'eau courante. Lorsque nous devions nous laver, nous étions obligées de le faire face au dos des unes des autres. Il y avait un bassin collectif dans cette chambre pour jeter l'eau. Il y avait aussi un W.C. à notre étage, mais qui n'était pas éclairé la nuit à cause du couvre-feu. Nous avions aussi du savon dur à grains comme du sable. Pour les cheveux, il fallait se coiffer à la règle, les cheveux tirés en arrière, pas de cheveux tombant dans le dos. Dans ce cas-là les nattes étaient exigées.

Réveillées par une cloche, nous nous levions à 5h30. Nous faisons notre toilette. Dès que la cloche résonnait, il fallait aussi avoir terminé les ménages. Tout devait être propre.

En rang, nous allions à la messe tous les matins de 6h15 à 7h15.

Ensuite nous passions au réfectoire. Une seule tartine déposée sur notre verre et un bol de malt étaient notre seul repas et cela chaque matin. Le pain était sec. Ensuite pour 8h, nous devions être en place pour le travail jusqu'à 12h et de 13h30 à 15h30 pour reprendre de 16h à 18h45. 6 jours sur 7.

Depuis le dortoir jusqu'au retour de l'église au réfectoire c'était le « grand silence ». C'est-à-dire pas un mot et le minimum de bruit. Dans le réfectoire et ailleurs, c'était le « silence ». C'était les « Mères » qui nous commandaient. Elles nous appelaient par notre prénom. On m'avait demandé de changer le mien. De Yvette, je suis devenue Monique. C'est

moi qui l'ai choisi. Il ne pouvait pas en avoir deux semblables. Et voici la raison qui m'a été donné : plus tard, vous pourrez toujours dire que vous n'étiez pas au « Bon Pasteur », que ce n'était pas vous. Le but est de rester incognito.

La mère supérieure était Mère Saint Jean Chrisosthème. Nous l'appelions « Notre Mère ». Nous la rencontrions une fois par mois car elle venait donner les notes qui correspondaient à notre tenue et à notre travail.

Ces notes ne nous accordaient pas d'argent, jamais le moindre sou. Je n'ai jamais entendu parler d'argent gagné. Il y avait une petite procure dont certaines seulement avaient accès pour se procurer savon, dentifrice, brosse à dent, papier à lettre. Celles dont les parents déposaient de l'argent sur le compte uniquement. Ma maman déposa de l'argent chaque mois.

La religieuse qui était toujours avec nous, on l'appelait « Ma Mère ». C'était la première maîtresse et les autres religieuses étaient celles qui dirigeaient les ateliers de travail.

Au travail, moi comme les grandes nous avions chacune « notre tâche ». C'est-à-dire nous savions exactement ce que nous devons faire pour toute la journée. Celles qui n'avaient pas terminé dans les temps devaient poursuivre jusqu'à ce que « la tâche » soit accomplie. Nous travaillions pour des commandes extérieures. Par exemple, je devais tricoter une manche. Je savais à 8h du matin que pour 18h45 ma manche devait être finie. Moi, j'étais très rapide et spécialisée dans le tricot.

Pendant le travail, il y avait les heures de modestie. Cela consistait à baisser les yeux pendant des heures sans les lever de l'ouvrage. Parfois, lorsque nous nous en sentions capables l'une de nous faisait « un jour de fidélité ». Cela consistait ce jour-là de faire tout son possible pour être proche de la perfection. Cela m'a fait du bien, cela m'a fait faire des efforts.

Nous n'avions pas le droit d'aller au W.C de 8h à 12h et à midi, déjeuner chacune dans son groupe au réfectoire.

Ce groupe portait le nom de la consacrée. C'est-à-dire celle qui a 21 ans n'était pas repartie dans sa famille pour rester encadrer les plus jeunes, pour aider les Mères. Elle n'était pas une sœur Madeleine.

Les différentes sections n'avaient aucune relation entre elles. Nous n'avions aucune nouvelle de la petite classe et encore moins des nouvelles du dehors.

Dans mon groupe, suivant les moments, nous étions 20 à 25 filles peut-être plus. Nous n'avions pas le droit de communiquer avec le groupe d'à côté. Nous n'avions pas le droit de parler avec elles. Nous connaissions tout juste leur prénom d'emprunt.

Le déjeuner était fixé à 12h. Il était fabriqué par des Mères et des filles. Au repas, toutes devant notre couvert, debout nous devions attendre « Ma Mère » sur l'estrade afin de l'entendre dire le « Bénédicité ». C'était le signal de s'asseoir et de bouger son couvert. Le jour de fête nous avions droit à un « Dieu soit béni ». C'était le signal de la fête. Ce jour-là, la permission nous était accordée de parler à la table. C'était aussi la guerre. Nous mangions des

rutabagas, des topinambours, quelquefois des carottes, le pain filait. Il y en avait très peu, et très rarement nous avions de la viande. Je n'ai jamais eu un seul morceau de sucre ni un morceau de chocolat. Nous en avions trop pour mourir mais pas assez pour vivre. Le soir, ce n'était pas grand-chose. Une légère soupe, une tartine de pain et c'était tout. De 19h30 à 20h c'était la récréation dans la cour puis le coucher en grand silence. Tous les lundis après le repas du midi, on devait s'occuper des punaises de son matelas. Et oui, il fallait dépunaiser son lit. Nous avions un traversin, une paire de drap, une couverture l'été, deux l'hiver. Le couvre lit était mis seulement lorsqu'il venait des visiteurs. Il y avait aussi les poux. Parfois lorsque l'invasion était trop importante, l'on rasait la tête. On ne faisait pas de sentiment.

Au début de mon séjour au « Bon Pasteur » chaque semaine une ou deux filles mouraient. C'étaient un groupe de filles qui étaient réfugiées et qui venaient de l'Est de la France. Elles étaient toutes porteuses de la tuberculose. Elles mouraient une par une. Lorsque j'ai vu cette hécatombe, je pris peur. Je voulais revoir ma mère, je ne voulais pas mourir. J'étais trop jeune. Cependant, devant ce malheureux problème, je devais bien me résigner. Et voyant la « Mère » de l'infirmerie, je lui dis ceci :

Vous voyez « Ma Mère », je vais partir soit par la grande porte, soit les pieds en avant. Une chose est sûre et certaine, je sortirai d'ici.

Jamais personne ne lui avait dit chose pareille. Elle avait compris tout mon désarroi mais elle ne répondit rien.

Durant le temps de mon séjour, je n'ai jamais entendu parler de châtiment corporel. Il existait d'autres méthodes. En voici une parmi tant d'autres. Comme j'étais inconsolable, la première maîtresse me demanda de venir dans l'allée centrale dans la salle où tout le monde se trouvait. Elle me fit mettre à genoux et exigea de faire une croix de langue à terre sur cette même allée. Puis elle se mit à dire d'un air des plus véridiques, de telles calomnies sur ma mère que j'en étais pétrifiée d'horreur et de douleur morale.

Après s'être aperçue de l'effet sur moi, elle me fit signe de me lever et le cœur gros, j'ai repris mon ouvrage.

Était-ce possible ? La première maîtresse agir de la sorte, elle qui devait nous éduquer dans la droiture et dans la vérité ! Et en plus être religieuse.

Un jour, je lui ai demandé le pourquoi de ses propos infâmes. Elle me répondit que c'était pour l'exemple.

Elle ne voulait pas que le chagrin s'empare des filles. Le travail s'en serait ressenti.

Avertie, j'étais sur mes gardes.

« Mère Marie de Ste Mélanie » devait mourir deux ans plus tard.

Puis le printemps arriva.

Le 13 Mai 1943.

Le 13 Mai 1943, vers 15h15, j'étais en coupure de l'après-midi. Depuis que j'étais arrivée (juin 1942) je ne m'étais pas lavé les cheveux. J'avais demandé à ma voisine qui était au tricot, si elle ne pouvait pas venir avec moi au lavoir pour chercher de l'eau chaude pour me laver les cheveux. Nous avons pris une brouette, puis nous avons rapporté de l'eau dans un baquet.

À ce moment-là, nous avons entendu les avions qui arrivaient en rase-mottes. Au moment où nous avons déposé l'eau dans la brouette, j'ai senti sous mes pieds, le sol trembler. J'avais lu, lorsque j'étais à l'école un prospectus sur la conduite à tenir en cas de bombardement aérien. Je savais que si ça commençait à trembler sous les pieds, il fallait se coucher dans l'encoignure d'une porte car en cas d'effondrement, le chambranle nous protégeait. C'est ce que j'ai fait. J'ai été, tout courant me coucher sous l'encadrement d'une porte et tout est tombé autour de moi et la porte est restée. Une bombe est tombée sur la brouette. Plus de brouettes. Il y avait des religieuses dans la cour de récréation, l'une d'elle a été coupée en deux, des morceaux de son abdomen étaient éparpillés sur les groseilliers. Il y a en 210 victimes en ville. À ma connaissance, il y a eu une religieuse de tuée et 7 ou 8 filles. L'une d'elle s'occupait de la musique, je l'ai vue en morceaux... d'autres aussi, c'était affreux.

Suite à ce bombardement, nous avons toutes peur. Beaucoup de nos bâtiments étaient détruits. Il y avait une panique pas possible. Je suis sortie dans la rue... Des gens de l'extérieur rentraient et évacuaient les blessés et les morts. Tout le monde était affolé. Le soir, nous avons réussi à dormir dans notre dortoir, côté grande classe.

En septembre, nous avons été évacuées vers d'autres établissements du Bon Pasteur, le nôtre étant inutilisable, surtout pour l'hiver. Nous ne savions pas où nous allions. Nous sommes partis tous en rang, à pied à la gare de Saint-Omer, avec une quarantaine de pensionnaires, j'ai été accueillie au Bon Pasteur de Reims. En 1942, il y avait une dizaine de religieuses, 15 sœurs Madeleines et peut-être 120 à 150 enfants.

En arrivant à Reims, nous avons été très bien accueillies. La vie a changé, c'était un établissement qui nous paraissait plus riche, plus clair, plus vivable. Nous sortions en ville, en promenade, nous visitions les églises, en rangs. Nous avons appris quelque chose qui m'a fait bien plaisir :

Tous les soirs, à la différence de Saint-Omer, chacune devait se donner sa propre note qu'elle pensait mériter, devant tout le monde. Admettons que c'est mon tour de donner ma note. Je dis « Assez bien », je laissais toujours une petite marge pour pouvoir faire mieux le lendemain.

Lorsqu'arrivait la fin de la journée, j'avais toujours terminé ma tâche bien avant l'heure. Alors je faisais le pitre. J'amusais la galerie. Une fille que j'aimais beaucoup allait partir au mois d'avril. J'étais très triste et mélancolique puis abasourdie et alors, petit à petit, ma conduite s'améliore et je ne fais plus le pitre et je deviens plus calme.

La Sœur qui nous surveillait se disait : notre Monique a dû s'acheter une conduite. À la fin du mois d'avril, il fallait donner ses notes et « Notre Mère » passe. Elle arrive sur l'estrade et nous annonce : « Vous savez, ce mois-ci nous avons un Très bien ! » et c'est Monique. Nous étions en Mai 1945, à Reims. Arrive la date de la signature de l'Armistice. Et j'ai eu la chance d'être désignée avec une autre fille de Reims pour aller voir le Général Français qui signait l'Armistice. Il fallait une fille qui parlait bien. J'ai fait partie de la cérémonie.

À Reims, j'étais toujours au tricot. À un moment, j'ai été en colère et j'ai dit : maintenant " Je ne travaille plus !" J'avais à peu près 17 ans. L'on m'a interrogé sur mon refus. Et pas de travail, pas de manger. J'ai dit d'accord. De toute façon, je savais bien qu'elles ne pourraient pas me laisser sans manger. J'ai fait la forte tête. Mais quelquefois ça vaut le coup de revendiquer. « Ma mère » m'a demandé le pourquoi de mon attitude. Ma mère est couturière et moi, ici, je tricote. Lorsque je vais sortir, le tricotage ne me servira pas. Alors, je veux faire de la couture pour apprendre et devenir par la suite une bonne couturière.

Comme elle ne voulait pas avoir l'air de céder, elle me dit : " Je prends note de votre demande et selon votre comportement, je verrais s'il faut vous changer d'atelier. Mais je vous demande une conduite exemplaire."

Quelques temps après, je passais à l'atelier couture. J'ai fait des jours « Venise » sur des draps. Mon travail était impeccable.

Je suis repartie à Saint-Omer. le 6 août 1945, les travaux n'étaient pas avancés. Nous avons été accueillies dans les locaux des Madeleines. Les choses ont un peu évolué. L'on mangeait un peu mieux, nous faisons du théâtre. Je me souviens d'un rôle dans une pièce de théâtre sur la Résistance « Léonie Vanhoutte ».

Jusque 18 ans, j'ai toujours travaillé, toujours continué « ma tâche ». Je n'ai pas appris d'autres connaissances que le tricot et la couture.

Je suis sortie à 18 ans. Je ne connaissais pas mon père. Ce dernier habitait à Saint-Omer, il était artisan et avait une petite entreprise de couverture-toiture.

Quelques temps avant Noël 1945, chacune écrivait à sa famille et moi, comme ma mère venait me voir chaque mois, je n'avais pas à lui écrire. L'idée me vint d'écrire à la sœur de mon père qui habitait rue Le Sergent. Puis d'écrire à mon père en déposant la lettre chez ma tante. Toutes les lettres étaient lues avant de partir, par miracle, la mienne ne fut pas lue. Je disais à mon père que j'avais 18 ans, que je voudrais bien le connaître, que tout le monde avait un père, sauf moi ! – Si un jour il décidait quelque chose, je lui disais que j'étais au Bon Pasteur et c'est tout !... Ce que j'ignorais, c'est que mon oncle qui était revenu de la guerre, était Greffier du Procureur de la République. Par l'entreprise de cet oncle, les choses se sont accélérées.

Le 3 janvier 1946, l'on me dit : Votre père est au parloir. Il était venu avec mon oncle et je les ai vus et entendus derrière une grille 10 minutes en présence d'une religieuse. J'étais

suffoquée. Je n'avais pas encore la pensée de partir. Au mois d'avril, à nouveau : « Votre père est au parloir : j'étais un peu plus décontractée, car la première fois, c'était la stupeur, la surprise. Cette deuxième fois, c'était différent. Ma mère m'avait tellement dit de méchantes choses sur mon père, que j'avais « une haine » qu'il fallait contrôler, dominer, c'est inexplicable, je voulais le défier.

À cette deuxième entrevue, mon oncle me demande : Ça te plairait de quitter les lieux ?... Sans avoir à réfléchir, je lui dis « oh oui » ! Mais mon père de rétorquer : à une condition !!! C'était trop. On m'avait volé ma jeunesse, on m'avait volé ma petite enfance, on m'avait volé toute mon adolescence et l'on me demandait encore de faire quelque chose.

Mon père me dit « Tu vas habiter avec moi » Je réponds « oui », mais à la condition de ne pas aller chez ta mère. « Je réponds oui », mais je savais très bien que j'allais y aller. Pour sortir, j'étais prête à dire oui à tout.

Chacune avait déjà bien son rôle pour la pièce de théâtre de la Sainte Clothilde début juin. Alors, je leur ai demandé d'attendre, que la représentation théâtrale soit terminée, l'on avait ici, encore besoin de moi.

Moi, je suis entrée au Bon Pasteur, par la faute des adultes. Je n'avais jamais fait quoi que ce soit de mal. J'étais première au travail pour le rendement. Alors les religieuses ont dit : « Celle-là, on peut la laisser sortir, elle saura se débrouiller ».

Le dimanche 3 juin, je sortais. Je sortais telle que j'étais habillée, sans aucun bagage et sans argent. Mon père habitait 10 rue Henri Dupuis, la maison de l'Archiprêtre. Alors durant cette période, je me suis défoulée. Je n'avais jamais entendu de musique moderne. C'était l'époque du Swing, je mettais le poste à fond, ça résonnait. Monsieur le Curé qui habitait à côté devait dire sa messe au Swing !...

Je sors du Bon Pasteur avec mon père. Il me demande de passer avec lui, rue de Valbelle, car il avait un chantier et des ordres à donner à son ouvrier. L'ouvrier descend de l'échelle, lorsque cet homme m'a vue, il m'a regardé d'un air ahuri. J'avais passé la porte depuis 10 minutes et je rencontrais l'homme de ma vie !! Mon père parlait avec lui, il avait 21 ans. Il habitait au-dessus de chez nous. Ce jour-là, j'ai donc connu réellement mon père, ma belle-mère, mon oncle, mon mari et son frère.

Lorsque j'ai vu pour la première fois mon mari, c'est incroyable, mais je savais que c'était Lui. Il y a une voix en moi qui s'est fait entendre et qui m'a dit : « tu vois cet homme-là, il souffrira beaucoup pour toi ». Et j'ai fait ma vie avec René, et nous avons eu 5 enfants en 6 ans. Maintenant, il est décédé. J'ai 14 petits-enfants et 7 arrière-petits-enfants. Mon papa est décédé en 1957, ma maman vit toujours, elle a 88 ans.

Y.G. 70 ans

Témoignage de J. C. au Bon Pasteur de 1953 à 1962

J'avais 11 mois lorsque ma mère décéda. Tout bébé, ma vie fut partagée, ballotée de droite et de gauche entre des tantes, et une grand-mère dans une petite ville des Ardennes. Cette grand-mère venait de vivre un drame : son mari avait été fusillé devant ses yeux par les allemands et à chaque fois qu'elle entendait un train passer ou l'orage, elle s'enfermait dans un placard à balais. Elle buvait beaucoup, comme mon père, du reste. Je n'ai pas eu d'enfance heureuse, car même si ma grand-mère, à sa façon m'aimait beaucoup, je vivais dans un « nid de puces » de façon précaire, par périodes, car entre deux séjours j'allais chez des nourrices.

Mon souvenir le plus ancien : je devais avoir deux ans, mon père travaillait dans une usine et m'avait confié à une nourrice. Et quand la sirène de l'usine sonnait, j'avais très peur et je me cachais sous la table. Après réflexion, c'était en 1945 et je crois bien qu'il s'agissait d'un souvenir des sirènes qui annonçaient les bombardements.

Ensuite je suis allée dans un pensionnat et durant les périodes de vacances je retournais chez ma grand-mère, puis n'ayant plus d'argent pour payer ma pension, ma grand-mère m'a repris chez elle.

Je jouais souvent sur la voie ferrée, près de chez ma grand-mère, j'avais cinq à six ans, un ouvrier qui y faisait des travaux jouait avec moi et m'offrit un jour des poires. Il est passé aux actes. Je me souviens qu'il m'a fait mal, j'ai crié. Après, c'est flou, je me souviens que les autres ouvriers sont arrivés, je revois des gendarmes, j'ai été emmenée, le monsieur aussi. Nous avons été interrogés, j'ai été conduite à l'hôpital pour des examens.

Je suis retournée chez ma grand-mère. Pas longtemps après, durant une période de congés scolaire, mon père a demandé à ma grand-mère de me prendre chez lui, il venait de déménager. La maison était très petite et je me suis demandée « où vais-je dormir ? ».

Mon père m'a prise dans son lit. À 5 ou 6 ans, on ne s'inquiète pas de ça. Mon père avait bu plus que de raison, je m'en suis rendu compte. J'ai vite compris que mon père allait faire la même chose que l'ouvrier. Alors, je me suis sauvée, j'ai couru, et me suis retrouvée en maillot et petite culotte dans la rue, je me suis cachée dans un fossé.

Dans la rue, des personnes m'ont trouvée en pleurs, et je me suis encore une fois retrouvée devant les gendarmes et encore une fois, des questions... hôpital... Mon père a été arrêté, j'ai été confrontée à lui : on m'a mise face à mon père. Je vous rappelle que j'avais six ans. J'ai expliqué ce qui s'était passé, mon père n'a pas nié. Je me souviens que mon père pleurait et qu'il a expliqué qu'il ne voulait pas en arriver là. J'ai appris par la suite, qu'il avait été déchu de ses Droits de Puissance Paternelle.

Après ces deux événements très proches, j'ai été placée dans un Foyer de Pupilles de l'Etat dans les Ardennes. Au préalable, je suis passée dans un préventorium quelques mois.

Tous les liens avec ma famille avaient été rompus. Je gardais de l'affection pour ma grand-mère malgré ses excès, les litres de vin sous son lit et l'aspect sordide de sa maison.

De Charleville, par une nourrice, j'ai su que mon père venait me guetter très fréquemment à la porte de l'orphelinat et il y passait des heures entières et c'est pour ça que je suis partie pour Saint-Omer, pour mettre de la distance entre lui et moi.

Je me rappelle du voyage, c'est la première fois que la petite fille que j'étais, montait dans un train. Nous avons voyagé toute une journée, dans un train tiré par une locomotive à vapeur, des banquettes en bois et des filets pour mettre les bagages. L'assistante sociale qui me convoyait et que je ne connaissais pas était assise en face de moi. Nous avons peu parlé, je me souviens que je voulais bouger dans le couloir et qu'elle me demandait de rester assise. Nous sommes arrivées à Saint-Omer vers 16 heures. De la gare au Bon Pasteur, nous avons fait les 1.5 kilomètres à pieds, moi à 7 ans avec mon nounours dans les bras et la dame portant ma valise en carton bouilli.

Nous sommes arrivées au Tour, je me souviens de mes premières impressions. J'ai été accueilli par la grosse porte qui grinçait et une religieuse a ouvert. Puis la Supérieure est arrivée, elles ont parlé ensemble, moi j'inspectais les lieux, j'étais très surprise, inquiète. À un moment, après leur conversation, l'assistante sociale qui était grande et froide, m'a dit au revoir. J'ai essayé de m'accrocher à elle, c'était pour moi le seul lien avec mon enfance, ma famille. J'avais passé toute la journée avec elle. J'ai pleuré, j'aurai voulu qu'elle me ramène avec elle. Assez sèchement, elle m'a repoussé et je me suis retrouvée avec la religieuse. Elle a pris ma valise et m'a pris la main. C'était l'heure du goûter. Je me rappelle, on me regardait comme une bête curieuse. Un coup de sifflet à retenti : une fille m'a mise dans le rang qui se formait et j'ai suivi la file. On m'a montré mon lit et j'ai dû y déposer mon nounours.

Je suis rentrée dans une salle où l'on m'a fait enlever mes vêtements et l'on m'a habillée avec des vêtements de la maison. J'ai dû retirer mes chaussures et l'on m'a mis des galoches avec des bouts carrés. C'était en 1953. Une autre est venue, je me rappelle de son nom, elle m'a passé les cheveux au peigne fin.

Durant tout mon séjour, je n'ai eu aucun contact avec ma famille et je n'avais pas le droit d'écrire. Tous les liens avaient été coupés. J'ai gardé mon nom et mon prénom. Mes affaires personnelles ayant été retirées, je ne les ai plus jamais revues. Quant à mon nounours, je devais le laisser sur mon lit, je n'avais pas le droit de le prendre pour jouer.

J'ai commencé l'école interne chez Madame Bouchez. À l'arrivée dans sa classe, elle m'a demandé si je savais lire et écrire. À ma réponse positive, elle m'a demandé ce que je savais encore, et à sa grande stupéfaction, je lui ai répondu que le Louis XIV s'appelait le Roi Soleil !!...

En fait étant d'un bon niveau, j'avais été mise dans la classe de Mademoiselle Marguerite, qui s'occupait du Certificat d'études. Nous étions deux dans le même cas, chacune de chaque côté de l'estrade et nous rivalisions pour savoir qui des deux serait la première.

À 11 et 12 ans, nous étions en classe de CEP Adultes avec des filles de 15 à 17 ans. Nous apprenions beaucoup, mais les grandes étaient un peu jalouses.

Puis comme j'étais douée et docile, j'ai été en classe à l'école du Rosaire, rue Carnot, pour suivre une classe de Fin d'Etudes Primaires. Nous étions 5 ou 6 dans ce cas. J'aimais beaucoup cette période de sorties libres, en confiance. Nous avions le sentiment d'être privilégiées. Avec moi, il y avait Noëlla, Marcelle, Rolande et Roseline. Ça nous donnait de l'importance, nous étions dans la petite classe, mais dans la section des grandes (il y avait petites, moyennes et grandes) car au lieu de faire de l'ouvrage après la classe nous déployions nos livres et nos cahiers et nous faisons nos devoirs d'études et apprenions leçons et récitations, tout ceci dans le groupe pendant que les autres triaient des kilos de lentilles, les petits pois, les haricots, et parfois les légumes pourris. C'était pour nous l'échappatoire de la corvée.

Après mon certificat d'études, j'ai fait un an de sténo-dactylo-comptabilité avec Madame Grave, ça ne me plaisait pas et surtout, j'ai été attiré pour travailler de suite. Je voyais qu'il y avait autour de moi des filles à l'extérieur qui gagnaient leur vie et qui pouvaient s'acheter de quoi s'habiller par elles-mêmes.

Je suis donc allée chez Mademoiselle Vanbremerch qui m'a appris le strict nécessaire : puériculture et cuisine : ce qui s'appelait à l'époque « les cours ménagers ». C'était sévère, mais c'était ordonné. C'était un bagage pour l'avenir – Et coupe-couture avec Madame Depriester. Il y avait un programme. Chaque jour, le même atelier toute la journée.

Le sport s'effectuait dans la cour, gymnastique rythmique, course à pieds, saut en hauteur. Nous allions en classe tous les jours de la semaine sauf le jeudi ou nous rejoignons les autres grandes des classes intérieures pour trier les légumes secs (pour un industriel) ou pour travailler en coupe-couture (brassières, couches, etc...). Mais tous les prétextes étaient bons pour échapper à la corvée et dire qu'il restait des devoirs à faire.

Pendant les heures de classe, nous n'avions pas accès aux W.C, il fallait attendre la récréation. Plus d'une fois... il y a eu des catastrophes, car nous étions souvent victimes de maux intestinaux... que de traumatismes et que de brimades, sans compter les quolibets des autres.

Au début de mon séjour, le groupe des petits était dirigé par des adultes non religieuses. Je me rappelle que nous devions, petites passer des journées entières à décaper les planchers à la brosse ou à la paille de fer, à genoux, puis cirer à la cire dure.

Pour une bêtise d'enfant, un rire, un éclat de voix, les sévices corporels faisaient partie des sanctions : c'était habituel, que dire pour les filles qui fuguait !...

Notre réfectoire, situé dans votre actuelle salle de spectacle, nous y mangions à une centaine, c'était la petite classe. C'était des grandes tables avec des bancs. De grosses gamelles, ou le chaudron arrivaient sur la table et d'éducatrice ou la religieuse Sœur Thérèse,

elle boitait, nous servait. Il y avait aussi Sœur Saint Jean, qui nous emmenait à l'extérieur chez un spécialiste, pour moi c'était l'ophtalmo.

La vie de groupe était difficile. À la petite classe nous étions 100 à 120 filles et fillettes. Ce qui nous affligeait le plus, c'était le manque d'affection, aucun câlin, aucun bisou. Nous étions là, avec nos personnalités, et c'est cataloguées que nous nous retrouvions. Il y avait les godiches, les vaches, les rigolotes, etc...

Une anecdote triste : le jour de mon certificat d'études, des filles m'ont offert un cadeau : c'était une boîte en carton et dedans il y avait mon nounours entièrement dépiauté, dépecé : le seul vestige de ma relation famille, le seul lien de mon passé. Mon compagnon d'existence de l'époque !...

Lorsque des filles recevaient des friandises au parloir, elles partageaient, elles échangeaient avec celles qui n'avaient jamais parloir, n'avaient jamais rien. Par contre, lorsque Mère Marie-des-Anges est arrivée, elle a réussi à avoir des friandises et les distribuait pour celles qui n'avaient jamais parloir. Alors nous étions fières.

Mais dans les groupes, il y avait souvent la loi du plus fort ou la loi des plus fortes, qui profitaient des autres qui avaient moins de défenses.

Les choses ont beaucoup changé avec l'arrivée de Sœur Marie-des-Anges, avec Mère Marguerite, avec Mère St Jean, à partir de 1958-59, les relations ont changé.

L'organisation de la maison était ainsi faite : il y avait la Grande Classe, elle était constituée de filles qui avaient déjà vécu. On les appelait les « repenties », les « délinquantes »... Dans cette grande classe il y avait plusieurs groupes. Puis la petite classe ou « classe des préservées » qui recevait les fillettes souvent en bas âge mais parfois aussi des jeunes filles qui n'avaient pas un passé lourd. D'une façon générale, les pensionnaires de la petite classe y restaient jusqu'à leur sortie et ne passaient dans la grande classe que lorsque leur comportement le nécessitait. Il n'y avait aucune communication permise entre la Grande Classe et la Petite Classe. Les circuits ne se rencontraient jamais.

Les sorties :

Parfois le jeudi au jardin public, toutes en rang, deux par deux, habillées en semaine. Nous étions habillées en dimanche seulement pour les fêtes : petite jupe plissée, béret, galoches, socquettes blanches l'été, chaussettes bleu marine l'hiver. Je me souviens d'une promenade à pieds à Dohem, 35 kms aller et retour, pour une fête, ou bien Clairmarais aller et retour.

J'ai participé après 1958 à la chorale du Bon Pasteur, j'étais soliste. Nous allions chanter à la cathédrale, la messe en latin. Mais aussi « Je crois en toi Mon Dieu », « Victoire, tu règneras », « Je m'avancerais jusqu'à l'Autel de Dieu ». Nous étions dans le chœur. Nous avons aussi chanté à Lille, Arras et Boulogne.

Et, tous les matins au Bon Pasteur, nous allions à la messe à 6h30. Nous étions face aux religieuses.

En vacances, nous allions à Ambleteuse dans les locaux de la Cristallerie. Là c'était la joie de vivre. J'ai de très bons souvenirs. Nous allions aussi dans une autre maison à Campagne-Les-Boullonnais, ce séjour était réservé pour celles qui étaient quelque peu anémiées et qui avaient besoin des bienfaits de la campagne : « cure de plein air ».

Les distractions :

La télévision est entrée au Bon Pasteur en 1958-59 à la petite classe. Elle fut installée au réfectoire. La télévision était une récompense. Par contre, les sanctions : privées de télévision, privées de dessert, privées de sorties, enfermées au cagibi, etc...

Les programmes de télévision étaient sélectionnés : discours du Général de Gaulle, Messe, etc... Des séances de cinéma – avec un gros appareil : « Laurel et Hardy », « Le Voile Bleu », « Le Mur du Son », « Charlot »...

Le jour des grandes fêtes, nous participions à des préparations de spectacles. Par exemple, pour la fête de la Mère Supérieure, pour Noël et deux ou trois fois par an. J'adorais ça. Je jouais de grands rôles. J'aimais apprendre de longs rôles.

À la fin d'un spectacle, deux filles de la J.O.C. sont venues voir si elles pouvaient sortir deux d'entre nous à l'extérieur. Noëlla et moi-même avons été choisies, régulièrement nous sortions avec la J.O.C (59-60).

Les soirées :

Dans les groupes le soir, après le souper, puis la récréation jusque 21h – 21h30, dans la cour : jeux de marelle, chat perché, jeux à la balle aux prisonniers. On bricolait dans les petits coins, avec des bouts de chiffons, nous fabriquions des poupées. On tricotait. Nous n'avions pas d'aiguilles, alors nous prenions des bouts de câbles électriques à la place. On habillait nos poupées avec ça. On trouvait des bouts de laine, des bouts de chiffon, on bricolait des cordes à sauter. Faute de moyens, nous nous ingénions à fabriquer nos jouets.

Au Bon Pasteur, voici comment était géré l'argent que nous gagnions. Chaque fin de journée on devait rendre « notre tâche ». La Religieuse responsable avait un grand cahier et elle transcrivait pour chacune le travail effectué. Et de cette sorte, selon le cas :

- nettoyer le dortoir,
- ou nettoyer la cour,

- ou trier les haricots,
- ou repriser les chaussettes,
- nettoyer les toilettes, etc...

Cela nous rapportait un petit pécule, 1,50 F (ancien), 1.20 F... 80 centimes (anciens)... ce qui nous permettait d'acheter de l'élastique pour nos sous-vêtements, du savon, du dentifrice... Il y avait un petit magasin interne : peignes, eau de Cologne, soit des produits d'hygiène essentiellement.

Et un jour je suis sortie. J'avais 17 ans et demi et j'étais toujours sous la responsabilité du Bon Pasteur. Je suis sortie pour travailler. Ce jour là, Mère Marie-des Anges m'a appelé, elle m'a dit : « Mère Supérieure voudrait te parler, je pense qu'elle t'a trouvé du travail ». À sa demande, je lui répondis que je ne voulais pas retourner dans les Ardennes, personne de ma famille ne m'y attendait. J'étais d'accord pour cet emploi chez un artisan « un peu trop entreprenant envers moi », je le confiais à la Mère Supérieure. De suite j'ai été sollicité pour un autre travail d'employée de maison chez le Directeur du Sanatorium d'Helfaut. Par rapport à tout ce que j'avais connu, cette place fut pour moi un grand changement. Après mon travail j'avais du temps libre, je pouvais me promener à ma guise, j'avais un peu d'argent. C'est mon employeur qui gérait l'argent qui me revenait.

Je suis arrivée dans cet emploi en février 1961. C'est paradoxal, mais ce changement de vie m'a permis de me retaper car ma santé n'était pas brillante.

J'aimais me promener seule dans la forêt avec mon harmonica.

En juillet, le directeur partant en vacances m'a demandé ce que je souhaitais, soit retourner à l'internat, soit travailler au sanatorium. J'ai choisi la seconde solution et je suis entrée en lingerie. Je distribuais le linge, j'étais sous la responsabilité d'une lingère.

C'est là que j'ai rencontré mon mari qui était peintre dans l'établissement, c'était en juillet 1961. Nous nous sommes mariés en août 1962, c'était dans la chapelle de la maison de vacances du Bon Pasteur, la Maison Blanche de Ruminghem. Les filles étaient en vacances, c'est Madame Depriester, éducatrice technique en couture du Bon Pasteur, qui a confectionné ma robe de mariée.

Je suis la troisième fille à m'être mariée au Bon Pasteur.

Nous avons eu six enfants, cinq sont vivants. J'ai connu ensuite une vie familiale pas facile, l'empreinte du passé s'est imprimée sur ma vie et la reproduction des malheurs de mon enfance me guettait. J'ai fait face.

Après être sortie du Bon Pasteur, j'ai coupé d'avec la religion pendant dix ans, j'étais saturée. Puis j'ai renoué avec l'Eglise lorsque ma deuxième fille est allée au catéchisme. Je

me suis rendu compte que l'église se renouvelait et qu'elle était beaucoup plus d'actualité qu'auparavant. Je suis devenue catéchiste (pendant 19 ans). Puis la musique liturgique, l'orgue, l'animation des offices, la chorale : je me réalise pleinement dans cet engagement religieux par la musique. Mais je participe également par la fanfare du village et par la chorale. Ma grande passion c'est la musique.

J.C – 55 ans.

Témoignage de Micheline au Bon Pasteur de 1962 à 1968

Aussi loin que mes souvenirs me ramènent, j'ai vécu jusqu'à l'âge de 12 ans dans un immeuble à Dunkerque, près du canal de Bourbourg, une vie d'enfant, un peu sauvage, sans contrainte. Nous partions souvent le matin de la maison et y retournant que le soir. Malo-les-Bains n'était pas très loin et nous profitions de la mer et des distractions alentours avec l'insouciance de notre enfance.

L'atmosphère familiale étant difficile à supporter, nous vivions beaucoup dehors. Je n'ai pas de souvenir d'avoir été à l'école.

J'ai maintenant 49 ans, et ce retour en arrière ne m'est pas pénible. Mais je dois admettre que le drame familial que j'ai vécu à 12 ans et demi : la mort violente de mon père, puis l'incarcération de ma mère, a été lourde à porter pour la petite fille que j'étais.

Je suis donc arrivée au Bon Pasteur de Saint-Omer avec mes deux sœurs, le 2 Janvier 1962. La première nuit fut pour moi un véritable cauchemar :

Dans le dortoir nous étions une vingtaine et je me souviens avoir eu l'impression que mon père était à côté de moi, j'ai senti la présence de mon père et cette frayeur nocturne m'a propulsé dans le lit de ma voisine, verte de peur.

Au Bon Pasteur, j'ai gardé mon nom et mon prénom, mes deux sœurs ont été placées avec moi et le reste de la fratrie, nous étions neuf, placés un peu partout en famille d'accueil ou dans d'autres établissements, à Volkinchove, Boubourg, Cassel, Arras.

Auparavant, étant la deuxième après mon frère aîné, j'avais joué le rôle de la petite maman afin de pallier aux absences de ma mère, absences dues à son mode de vie.

Je suis donc restée au Bon Pasteur de Saint-Omer pendant six ans, jusqu'en mars 1968, j'avais 19 ans et demi.

Il y avait deux sections : la petite classe pour les plus jeunes et la grande classe pour les plus âgées. C'est une bêtise qui m'a fait changer de groupe : je me suis disputée avec une autre fille et j'ai passé mon poing à travers un carreau : 8 à 10 jours d'hôpital de Saint-Omer. J'ai eu peur d'aller à l'H.P. de Saint Venant ou à Camiers.

Je suis donc arrivée dans la grande classe, équipe : les semeuses. Ça a été pour moi mon meilleur moment. C'était l'année Hippy. Les filles arrivaient ramassées à Paris, elles avaient connu Michel Polnareff, elles dormaient sous les ponts. On a eu vraiment de bons moments, c'était des filles différentes. On n'avait pas le droit de communiquer avec la petite classe.

La grande classe : c'était les filles de mauvaise vie, la petite classe c'était les préservées.

Une de mes cousines qui est entrée au Bon Pasteur quelques jours après moi m'a retiré mes illusions. Je pensais être ici pour un mois, mais elle m'avertit que ma mère avait pris 5 ans de prison : « Tu en as donc au moins pour 5 ans ».

Au Bon Pasteur, je suis arrivée dans un autre monde, cloîtrée. On nous a donné des habits pour tous les jours et un uniforme bleu marine pour les dimanches et les jours de fêtes. Lorsque l'on sortait pour la chorale à la Cathédrale, on avait le béret bleu marine, jupe bleue marine plissée, chemisier blanc, veste bleue marine, cravate bleue, socquettes blanches et souliers noirs.

Ce qui m'a le plus surpris : tous ces enfants sages, ces grands bâtiments imposants... et les religieuses. Je n'avais jamais entendu parler du Christ, de religion et... ce fut messe tous les jours à 6h00. Lever à 5h30. En rang, dehors été comme hiver, on passait par une partie du couloir du cloître pour arriver à la chapelle. La petite classe avait la travée qui donne sur la rue, en face des religieuses, la grande classe côté cours, en face des sœurs de la Croix. Puis nous rentrions sur le groupe prendre le petit déjeuner, café au lait, pain et margarine, je n'ai pas goûté de beurre avant mon mariage. Mon mari m'a également dit que, travaillant pour un maraîcher, ils livraient les rebus des choux fleurs au Bon Pasteur.

Aux repas, pour les quantités, nous avions des places à table. Le plat commençait par un côté, les filles se servaient et les dernières mangeaient ce qu'il restait ou ne mangeaient pas, et tous les jours il y avait un roulement, la première passait deuxième, la deuxième passait troisième, etc... ce qui devait établir un certain ordre !... car celle qui était en bout de table était toujours tributaire du bon vouloir des autres, mais pouvait aussi se souvenir...

Il n'y avait école que le matin, tous les jours de la semaine du lundi au samedi, de 8h30 à midi. J'ai débuté chez Madame Bouchez, j'en ai un très bon souvenir et c'est elle qui m'a appris à lire et à écrire, à 13 ans, puis avec Mademoiselle Marguerite.

Je n'ai pas été avec Mademoiselle Vanbremerch pour faire la cuisine car elle était trop sévère. J'ai préféré faire de la couture avec Madame Depriester. Il y avait aussi les cours de sténodactylo avec Mademoiselle Rousseau. J'ai eu mon CEP avec Mademoiselle Marguerite, avec mon retard j'ai rattrapé six mois de sténo et comme je faisais le pitre, j'amusais la galerie, Sœur Marie des Anges m'a proposé la couture et j'ai passé mon CAP.

Le midi on déjeunait, chacun faisait son service, on n'avait plus le droit de remonter au dortoir car le matin on avait tout rangé et les lits étaient faits, tirés, impeccables. On ne remontait au dortoir que le soir.

J'ai toujours mangé à ma faim, mais beaucoup de lentille, vous ne m'en feriez plus jamais manger. Mais, des bons repas avec entrée, souvent des crudités, légumes, viandes, dessert ou fruits (surtout pommes et bananes). Beaucoup d'endives, de choux fleurs de pommes de terre. Nous ne mangions des frites qu'exceptionnellement pour les fêtes (Pâques, Noël, etc...).

Après le repas, nous avons un temps de détente, environ une heure avant de partir en atelier à 13h30 et l'on travaillait jusqu'à 18h et ensuite étude de 18h00 à 19h00.

En atelier on travaillait pour les confectionneurs du secteur, repassage pour les Maisons Verborgh et Wiscart. On faisait des colliers, de beaux colliers avec des pierres précieuses. C'est une dame de Paris qui nous apportait le travail avec son mari. Il y avait aussi un atelier cartonnage.

Je travaillais en confection, j'ai vu bâtir le bâtiment en briques rouges des ateliers en 1964-66.

Nous travaillons pour la Communauté et nous ne possédions pas d'argent. Mais à mon départ, j'avais 600F sur mon livret de Caisse d'Epargne.

Chaque mois, il y avait une réunion avec la Mère Marie des Anges, avec les éducatrices, les auxiliaires, celles qui étaient des anciennes filles et qui se destinaient peut-être à devenir sœurs de la Croix. Chaque groupe avait sa réunion, les Semeuses, les Rayonnantes, etc... La Mère Supérieure donnait des points, des bons ou des mauvais.

Par exemple : pour impolitesse, les bagarres, la violence, tentative de suicide, tout cela retirait des points. D'une manière générale, il y avait un leader dans le groupe, et c'était un peu la loi du plus fort, les religieuses ne savaient pas comment organiser, il fallait faire tout ce que la « caïd » commandait de faire, on était un peu sa bonniche.

On avait aussi des bons points, par exemple, lorsque l'on ouvrait notre armoire et qu'elle était bien rangée, on avait « bien », ça rapportait de l'argent, soit 5 Francs, mais cet argent, on ne l'avait pas, on l'inscrivait sur un registre. Toutes les notations en classe, en atelier, en groupe, étaient répertoriées et transcrites en argent, exemple : « un très bien » rapportait 7 Francs et l'on pouvait avoir 15 francs par mois et avec ça on allait dans une procure interne où étaient vendus dentifrice en bloc, brosses à dents, brosses à cheveux, peignes, shampoings, des collants, des timbres, des enveloppes, du papier à lettre.

Pour la lecture, il y avait la bibliothèque.

Un jour, une fille a fugué en passant par la grande porte rue de Therouanne, elle s'est cassé la jambe, mais beaucoup fuguaient. Il n'y avait pas de points pour les fugueuses, elles étaient renvoyées, mutées ailleurs. Il fallait de la discipline, elles ne pouvaient pas rester, elles allaient dans un autre établissement.

Le soir : à 19 heures on se lavait les mains et l'on passait à table. Après le repas, à nouveau étude et on faisait nos devoirs.

Il y avait une seule télévision pour tous les groupes de la Grande Classe, dans la salle d'étude et nous regardions les films ou les émissions programmés par les responsables, une émission ou un film de temps en temps en moyenne une fois par semaine, mais ceci était aussi une récompense pour celles qui avaient été raisonnables. On avait aussi un pick-up et l'on

passait les disques de Sœur Sourire « Dominique »... ensuite un petit temps de libre ou l'on pouvait lire un peu et à 20h30, on montait en rang au dortoir.

La toilette se faisait dans les dortoirs, une pièce vitrée avec deux rangées de lavabos côte à côte. Nous faisons notre toilette toutes ensemble, toutes nues jusque 14 ou 15 ans, ceci pour que nous nous lavions et que les responsables contrôlent notre toilette. Nous avions du dentifrice en pastilles dures (genre savonnettes roses) et nous frottions nos brosses à dents dessus pour avoir de la mousse. Il n'y avait que de l'eau froide. Nous prenions une douche tous les 15 jours, une semaine, la petite classe, une semaine la grande classe, à l'eau chaude.

Les samedis et dimanches,

Les sorties à l'extérieur, il y en avait très peu, je faisais partie de la chorale du Bon Pasteur et nous allions chanter la messe à la cathédrale de façon exceptionnelle et tous les dimanches après-midi, on partait en promenade ; vers 13h30 en groupe, en rang, on faisait une marche et pour les plus longues on partait le matin. Par exemple, Tournehem, Cassel, Clairmarais, Blendecques, Ruminghem, aller-retour, lorsque nous on s'arrêtait à l'église du Haut-Pont pour assister à la messe, sur la route. À cette époque on payait 5 centimes pour les chaises et comme nous n'avions pas d'argent, le bedeau nous faisait mettre debout dans le font de l'église. J'ai été choquée par ce procédé.

Nous reprenions la route pour Ruminghem et le soir, nous rentrions. Nous ne sortions qu'une fois par semaine, mais c'était crevant et vivifiant. Le goûter se faisait sur la route du retour. Un morceau de pain avec un bout de chocolat, ça avait du mal à passer.

Il y avait très peu de sport, uniquement à l'intérieur, de la gymnastique rythmique en salle. À Ruminghem (Maison de Vacances du Bon Pasteur) un abbé nous avait appris à jouer au volley-ball.

La préparation de notre avenir nous a manqué sur le plan de la vie sociale. À l'intérieur beaucoup d'austérité et des endroits très réservés. On ne pouvait pas aller et venir d'une cour à l'autre. Le jardin était réservé uniquement pour les religieuses...

Les derniers temps, j'avais une marraine d'accueil. Une famille de Saint-Omer me recevait le dimanche une fois par mois à partir de 11 heures. C'était une ancienne institutrice et j'ai gardé des contacts avec sa fille qui est la marraine d'un de mes fils.

Au Bon Pasteur, le seul homme que je connaissais était le vieil aumônier qui me confessait de temps en temps.

Nous n'avions aucun contact avec les sœurs De la Croix, uniquement avec Sœur Adrienne qui travaillait sur un groupe et que nous aimions beaucoup.

Lors des fêtes religieuses, Pentecôte, Assomption, Pâques.... On aimait bien, on était bien habillées, on mangeait bien : des frites, du poulet, de la pâtisserie fabriquée par le Cours d'Enseignement Ménager.

Les unités étaient surveillées par des monitrices ou des anciennes qui avaient une petite chambre avec une ouverture vitrée sur le dortoir. Sœur Marie-Des-Anges, notre première maîtresse avait sa chambre sur le palier.

Dans la salle de spectacle, nous participions à une représentation chaque année, certaines dansaient (danse folkloriques, polonaises ou russes), certaines faisaient du théâtre.

J'ai de très bons souvenirs également des vacances, où nous partions dans d'autres régions, en Bretagne, dans les Vosges, en Haute Savoie, à Angers, à Lourdes. Ce sont mes meilleurs souvenirs.

Pour Angers, nous étions 5 ou 6. Il s'agissait d'accompagner une de nos camarades pour sa prise d'habit de Sœur de la Croix. Comme nous étions pieuses, nous avons été choisies.

À l'époque j'avais 18 ans et je ne m'imaginai pas un monde différent de celui que je vivais ici. J'ai pensé, j'avais l'intention que, peut-être, moi-aussi...

Durant les vacances dans les Vosges, j'avais une copine qui m'a entraînée faire un petit tour en ville, alors que tout le monde dormait. C'était à Gérardmer, on était assez loin de la ville et nous sommes tombées sur un orage, une pluie qui nous a obligé à nous abriter. On a dû faire demi-tour, mais là, les religieuses nous attendaient. Il était vers minuit. Le lendemain j'ai été rapatriée à Saint-Omer et enfermée pendant 10 jours dans le dortoir en attendant le retour des autres. C'est la seule chose que j'ai fait de travers.

Les punitions étaient sévères et à cette époque les châtiments corporels et l'enfermement en chambre d'isolement en faisait partie. En classe, le traditionnel bonnet d'âne en tissu avec deux longues oreilles grises avec l'intérieur plus clair était posé sur la tête des cancre, à genoux dans le fond de la classe.

Et un jour, je suis sortie définitivement à 19 ans et demi. À cette époque, mars 1968, on sentait qu'il y avait beaucoup de changement, beaucoup de copines partaient, des religieuses aussi. Comme j'avais une FPA Couture, j'ai facilement eu une place chez Wiscart, d'abord 15 jours à l'essai pour voir si l'on était capable d'avoir du rendement. Ne voulant pas aller habiter chez ma mère qui résidait à Lille, j'ai été accueillie au Foyer des Jeunes Travailleurs au 124 rue de Dunkerque, j'ai été accueillie par Sœur Raymonde. Là, j'étais bien, on était beaucoup plus libre.

J'ai connu mon mari en décembre 1968. On avait une peur bleue, car au Bon Pasteur on n'avait pas le droit de regarder les hommes. En promenade, lorsque l'on croisait un homme, il fallait soit baisser la tête, soit regarder de l'autre côté, soit changer de trottoir. Vous dire la difficulté de rentrer en relation avec mon futur mari. Je l'ai épousé le 6 Juin 1969. Le

ciel m'a donné un mari et trois fils : 4 hommes à la maison. La vie nous joue de drôles de tours !...

Micheline – 49 ans

Témoignage de M. P. L. au C.O.T. Anne Frank de 1968 à 1973

Je suis née en septembre 1956 et j'ai vécu au C.O.T Anne Frank de 1968 à 1973, c'est-à-dire tout à fait au début du C.O.T.

Ma petite enfance ? j'en avais très peu de souvenirs, car j'ai été ballottée dès l'âge de 12 mois en sanatorium et de services en services, d'établissements en établissements avec de brèves retours en famille. À la mort de mon père, notre famille s'est dégradée ma mère n'a pu faire face aux exigences de sa famille nombreuse. En fouillant ma mémoire, mon plus ancien souvenir... chez moi, j'avais des problèmes de santé, un abcès sur le nombril et je revois mon frère avec un tison rouge courir après un rat. Notre maison en était infestée, je devais avoir 3 ans à l'époque. Les trois plus jeunes enfants ont été placés. Le retour chez moi s'est effectué lorsque ma mère s'est remariée. J'avais le sentiment d'avoir été abandonnée par ma mère et surtout, de ne pas être aimée !... de personne. Donc, je ne m'aimais pas moi-même. J'avais l'impression d'être moche, le vilain petit canard. Je me sentais laide... de partout.

J'avais 10 ans, ma mère avait fait des démarches pour nous récupérer, mais mon beau-père qui avait 60 ans nous a fait mener une vie impossible. Il avait connu la guerre et il avait toujours l'impression qu'il fallait amasser l'alimentation pour prévenir toute pénurie. Il y avait au grenier cinq sacs en toile de jute remplis de farine, cinq sacs de sucre, et cinq sacs de pâtes alimentaires. Les restrictions étaient partout : il ne fallait pas se laver car l'eau coûtait chère ! Il nous faisait vivre comme si nous étions encore en guerre, au temps des restrictions. Il a commencé à me tourner autour. Je me suis rebellée.

Je suis arrivée en septembre 1968, c'était l'ouverture du C.O.T. Anne Frank. Le groupe des petites n'était pas encore ouvert, j'ai été accueillie chez M et Mme Boyer et j'ai dormi dans la chambre avec Marie-Annick, deux nuits.

Je me souviens de mon arrivée dans le C.O.T. Il y avait une religieuse au Tour, elle tenait le standard et cela m'a choqué, car j'avais demandé avant d'arriver, si l'établissement était tenu par de religieuses, et l'on m'avait répondu : Non ! et la première personne qui nous a ouvert la porte était une religieuse du Bon Pasteur ! Elle partait deux jours plus tard.

Je suis arrivée dans le groupe de la Cascade, groupe dirigé par Agnès. Nous étions cinq ou six au début. C'était un groupe prévu pour douze. Nous étions dans un dortoir boxé, mais le groupe était bien aménagé, tout de plein pied. Je suis restée dans ce groupe une petite année. Puis, je suis arrivée aux Hironnelles, groupe de pré-adolescentes. Là, je me suis fait remarquée. Je ma bagarrais pour un oui ou un non !... Je pensais que personne ne m'aimait et je me défendais. Je n'y suis pas restée longtemps car je rendais la vie impossible dans le groupe. J'ai rencontré M Boyer et me suis retrouvée à 14 ans au Foyer de semi-liberté avec un statut spécial, vu mon jeune âge. Je n'y trouvais pas mon compte. Mais à l'époque, me serais-je trouvée bien quelque part ? J'ai commencé à m'y reconstruire, puis je suis passée à l'Oasis, groupe de scolaires extérieures dont la responsable était Marie-Ange Noblesse.

Au niveau de la scolarité, j'ai été en classe à l'intérieur de l'établissement en CM2 avec Melle Flan, puis avec Mme Charonnat en classe de fin d'études. J'y ai passé mon certificat d'études à 14 ans. Comme chant, nous devions apprendre « La Marseillaise » et « Le chant des Partisans ». J'avais été déçue, à l'époque, car étant trop âgée et ayant un comportement difficile, je n'étais pas dans le groupe de celles qui prétendaient pouvoir entrer ensuite en 6^{ème}. J'étais profondément marquée par cette situation que je considérais comme « On ne m'aime pas ». Mais Mme Charonnat a tenu bon et en une année, j'ai fait 6^{ème} et 5^{ème} par correspondance dans sa classe de fin d'études, pour pouvoir intégrer une 4^{ème} normale à l'extérieur. Ce qui s'est effectivement passé. Puis la vie s'est accélérée pour moi. J'ai fait la connaissance de mon mari, j'avais 16 ans. Quelqu'un enfin s'intéressait à moi. Cela avait une importance capitale. Enceinte, j'ai dû abandonner ma scolarité.

Les sorties extérieures, en général, c'était deux fois par semaine. Nous sortions en groupe, toujours accompagnées, avec un but. Nous avions un petit pécule hebdomadaire : en 1969-70, 5,00Frs par semaine et le samedi après-midi, nous allions faire nos achats. Quelquefois, nous allions au cinéma le dimanche ou danser à la M.J.C. et c'est là que j'ai connu mon mari. J'avais 16 ans. Le dimanche après-midi, il y avait un Juke-Box, parfois un orchestre...

Il y avait aussi les activités dirigées que nous appelions les clubs : Après les cours, à 17 heures, clubs obligatoires à l'intérieur. Chaque éducatrice de chaque groupe ouvrait un club de 17h à 19h. Je me souviens du club émaux, il y avait aussi peinture sur verre, poterie, cuir, pyrogravure, etc... Nous avions une carte de clubs et si nous n'y allions pas, il y avait une sanction. Ensuite, lorsque j'ai été en classe à l'extérieur, j'étais très en demande pour faire de la danse classique... avoir un Tutu, faire des entrechats et des pointes, danser classique et me produire durant les spectacles : être la vedette. En y repensant, cette réalisation de mon vœu a été pour moi un déclic qui m'a projeté en avant. Ça a été ma soupape de sécurité. J'ai été reconnu dans mes qualités. Mais j'ai aussi fait du judo à l'intérieur, salles des fêtes. Il y avait un grand tapis de judo et M Messian était notre professeur. J'ai passé mes ceintures, jaune, orange, verte.

Au niveau relationnel, les personnes qui m'ont le plus marqué sont mes éducatrices. J'ai le sentiment d'avoir eu des relations privilégiées avec mes éducatrices de la Cascade, il y en a eu beaucoup, mais aussi à l'Oasis. Ce qui était dommageable c'est qu'il y avait beaucoup de pré-stagiaires qui ne restaient pas longtemps. L'on s'attachait à quelqu'un, elle partait... tout s'écroulait... c'était une horreur !...

La direction, c'était Monsieur Charonnat qui représentait l'autorité, celui qui règle les conflits, celui que l'on va chercher en cas de coups durs. Madame Boyer, elle organisait la maison. Monsieur Boyer, c'était autre chose, quelqu'un de très important que l'on abordait avec prudence. J'ai une anecdote. À une époque où j'allais très mal et pour cause : j'avais découvert mon dossier en me rendant à une convocation de mon Juge pour Enfants avec l'Assistante Sociale du C.O.T, Marie-Paule Kus, qui était au tout début de sa carrière. Cette dernière, se rendant à un autre rendez-vous m'avait laissé seule dans la voiture. J'y ai découvert mon dossier et des choses qui m'ont fait vraiment mal. J'y ai perçu un jugement de

valeur sur ma mère et j'ai été profondément choquée. Avec le recul, je réalise l'authenticité de l'écrit, mais à l'époque, je ne pouvais l'admettre. J'ai trouvé aussi les dossiers d'autres copines et au retour, cela a fait du vilain. J'ai raconté aux unes et aux autres mes découvertes. J'ai semé la zizanie, Madame Boyer est intervenue puis j'ai eu une relation privilégiée avec Monsieur Boyer. Il m'a appelé dans son bureau. Il m'a regardé. Pendant un moment, il ne m'a rien dit. Puis il a rompu le silence : « Tu es très en colère, tu peux m'en parler comme tu peux aussi te taire. Mais tu n'as pas à tout saccager sur ton passage. Tu peux te venger sur du matériel, mais pas sur des personnes ». Il y avait une pile de livres derrière son bureau. Il l'a prise, l'a mise devant moi. « Si tu veux déchirer, te venger, vas-y, fais-le, là ». Puis il est parti, me laissant seule dans son bureau avec la pile de livres. J'ai regardé les livres. Je me suis demandée : qu'est-ce que je fais ? J'ai pris un livre et j'ai commencé à l'effeuiller. Il y avait plein de pages partout. Au bout d'un moment, mais bien au bout d'une demi-heure, il est revenu et m'a dit « Tu es calmée maintenant ? Parlons ». Alors j'ai commencé à parler. J'ai commencé à dire ce que j'avais lu dans mon dossier, ce qui me déplaisait. J'étais tout à fait calmée. Il a rajouté : « Tu peux venir me voir quand ça va pas, quand tu te sens pas bien ». N'hésite pas à le faire. Mon bureau tu le connais ! Cela me semblait inimaginable de pouvoir avoir une relation aussi importante avec le directeur car je pensais que le directeur ne s'occupait que du personnel, des éducateurs. Je suis retournée le voir quelquefois, il me sécurisait.

Puis il a été très malade, et hospitalisé à plusieurs reprises à la Cité Hospitalière. J'y étais également pour une infection des oreilles. Tous les jours, il venait me voir. J'ai des souvenirs très précis. Il me donnait des bouquins, me ramenait de l'argent de poche, il m'emmenait me promener dans les couloirs. Ce n'était plus le directeur, c'était quelqu'un d'autre.

De retour au C.O.T. un jour, je suis convoquée dans son bureau. J'étais enceinte et nous parlions de ma situation. Il me reprochait un peu de ne pas lui avoir parlé de mes problèmes. C'était le début des pilules contraceptives et j'aurais pu par ce moyen différer une maternité précoce. Et il a conclu : « Tu peux venir me parler si tu as des soucis, ou si ça ne va pas bien, mais tu peux aussi de temps en temps me demander si moi je vais bien ». Il m'a dit ça à une époque où il était malade. Je n'en avais pas bien compris le sens. Je ne savais pas qu'il était aussi malade. Nous nous sommes mariés le 13 juillet 1973, j'avais 17 ans, c'est le même jour que M Boyer est mort.

Une autre anecdote qui m'a beaucoup touchée. Une fois, j'ai eu un cadeau, un livre sur la danse classique, étant donné qu'à Noël, je ne partais pas chez moi. J'avais toujours été persuadée que ce livre, c'était Monsieur l'Abbé Watez qui me l'avait offert. Il y a peu de temps, j'ai sur par Madame Laurent qui à l'époque était standardiste que ce cadeau venait de Monsieur Boyer.

Au niveau de la religion, la messe était obligatoire. On devait y aller le dimanche. On n'avait pas le choix. Le groupe était fermé pendant l'heure de la messe. Mais dès 1973, ça n'était plus obligatoire. J'ai fait ma profession de Foi, ici, dans la chapelle du Bon Pasteur, en 1969. Nous étions quatre communiantes et une fille a reçu le baptême, il s'agit de Micheline.

l'Abbé Wattez était quelqu'un d'important pour nous. Il nous avait préparés à notre profession de Foi. L'après-midi de la cérémonie, nous sommes partis visiter Bruges. Il nous a fait participer au jumelage par un voyage à Detmold. C'est un bon souvenir. Il faisait des photos. Il représentait pour nous la découverte de beaucoup de choses, les voyages, la communication, un mode de relation différente. Ça n'était pas trop la religion, cérémonie, prières, mais plus précisément la découverte de l'Autre.

J'ai fait plusieurs colonies de vacances avec le C.O.T., la Bretagne, les Vosges, la Normandie.

Au niveau de l'hygiène, il y avait dans chaque groupe un coin avec une dizaine de lavabos dans une pièce entièrement vitrée, nous faisons donc notre toilette en commun. Il y avait les douches où chaque groupe se rendait une fois par semaine. Cependant, au foyer de semi-liberté, il y avait une salle de bains avec une baignoire et nous pouvions prendre un bain plusieurs fois par semaine.

Les repas, c'était bon, c'était suffisant. Je n'ai pas de souvenir d'avoir manqué de quoi que ce soit. Les repas étaient équilibrés et l'après-midi, nous avions un goûter pendant la récréation, souvent du pain et du chocolat avec un verre de Pétil-Sucre !...

Lorsque je suis partie, ça a été un sacré plongeon, car mon caractère, le fait que je sois enceinte de 6 mois, mon mariage, et le passé de vie presque exclusivement en internat filles, ça n'a pas été facile. Ce qui m'a surtout manqué au début, c'est l'animation du monde qui est autour de nous dans un internat. Je m'en suis sortie grâce à la danse, j'ai été reconnue, puis grâce à mon mari, j'ai été effectivement reconnue. J'ai donc été calmée. Mais il y avait les rituels de l'internat qui étaient sécurisants, les montées au dortoir, toutes ensemble, les repas à heures précises, les toilettes, les milles petites choses de la vie quotidienne qui étaient ritualisées. Tout ceci m'a manqué dans un premier temps. Me retrouver seule, quelle angoisse.

Je suis la seule à être définitivement partie de chez moi et cela m'a sauvée. Mon frère et ma sœur sont restés. La situation familiale s'est dégradée et tous deux se sont réfugiés dans des comportements et dans le monde psychiatrique en me permettant pas de me reconnaître des leurs.

Maintenant je travaille, je m'investis dans un Job éducatif et je m'occupe des autres, de ceux et celles qui ont besoin de moi. Il y a des moments où c'est dur. Tu te dis que tu as vécu tout ça toi-même et tu aurais envie d'être plus permissive. Mais tu as une réaction plus rigide, car tu sais exactement ce qu'il faut et tu insistes sur les devoirs beaucoup plus que sur les droits. Tu sais ce qu'il manque à la construction de l'individu surtout pour l'ensemble des règles de la collectivité. Mais par la relation individuelle, je sais bien écouter, approfondir, aider, je suis davantage conciliante.

Si je compare avec l'évolution de la société, les chances de m'en sortir que j'avais à l'époque, en 1973, et une fille qui sort maintenant d'une Institution, je dirais que tout est différent. Dans mon contexte, lorsque l'on quittait l'Institution, nous n'avions pas le problème du chômage. On avait un boulot, et si l'on trouvait le bon numéro, le mariage était une valeur

sûre. Actuellement, il y a un trop grand décalage entre ce que les jeunes vivent en internat avec la façon dont la société surprotège les mineurs et ce qu'elles vont vivre après, ne serait-ce que pour l'argent. Après, pour la plupart, elles n'auront pas mêmes moyens. En internat, elles peuvent assouvir beaucoup de leurs désirs d'achat. Après, elles seront frustrées. Et maintenant, il n'y a plus de boulot et le mariage n'a plus la valeur que j'ai connue. Trop souvent, les jeunes sont obligés de retourner dans leur milieu familial car ils n'ont pas d'autre porte de sortie. Et ils retrouvent ce qu'ils ont connu avant leur placement. Il y a davantage la peur de l'extérieur. C'est plus difficile de s'en sortir maintenant que du temps où j'étais pensionnaire du C.O.T.

Nous fêtons cette année nos 25 ans de mariage. Nous avons trois fils. J'ai donc quatre hommes à la maison ! Mon premier fils est professeur, mon deuxième qui a 23 ans travaille à la Cristallerie et le troisième à 20 ans et est à l'Université.

M.P.L. 42 ans

Témoignage de P. C. au C.O.T. Anne Frank de 1985 à 1989

À tous ceux qui liront ce qui va suivre, et surtout pour ceux qui me connaissent, je vous demanderai, une fois que vous m'aurez lu, de ne pas me regarder différemment juste parce que vous savez.

Bien sûr, je suis consciente que mon récit va vous surprendre et que vous auriez peut-être préféré ne pas savoir et que vous n'appréciez pas le fait que je me dévoile de la sorte. Ou alors vous serez déçus d'apprendre que je ne suis pas totalement celle que vous croyez que j'étais. Mais si vous m'aimiez avant, il n'y a aucune raison pour que cela change, et j'espère que vous comprendrez l'importance et la difficulté qu'a représentée ce travail d'écriture. Ces confessions, car il s'agit ici de confessions n'ont pas pour but de me faire plaindre, de m'admirer, j'ai juste essayé de vous expliquer comment je suis devenue « moi ». Ce sera l'unique occasion dans ma vie de faire tomber le masque et le fardeau que je porte. J'y décrirai la souffrance, l'espoir, mais aussi l'incertitude d'une personne en processus de changement. C'est un regard personnel sur moi-même déplorant ma faiblesse humaine. C'est ma vie telle qu'elle se révèle : un apprentissage long et douloureux.

Et pour ceux qui ne me connaissent pas, mon récit pourra leur paraître ennuyeux, mais je profite de cette opportunité pour leur dire qu'écrire son histoire de vie est un acte difficile et, parfois lourd de conséquences, mais c'est un passage obligatoire que moi, je pressentais comme essentiel.

Nous sommes en mai, à un mois exactement de la date à laquelle nous devons rendre le mémoire, et subitement, je m'aperçois que ne pas mettre mon histoire de vie, c'est comme rendre un mémoire sans introduction ou sans conclusion. Je pense d'ailleurs que ce n'est qu'une fois mon histoire de vie écrite que mon thème de mémoire trouvera tout son sens, peut-être pas pour vous qui me lirez mais pour moi qui est en train de l'écrire.

Veuillez si cela vous est possible, avoir la gentillesse de m'excuser si toutefois vous aviez un peu de mal à me comprendre, mais je vais devoir me remémorer des événements lointains, que je devrais retranscrire le plus fidèlement possible, tels que je les ai vécus à l'époque et non comme je les vis aujourd'hui. Je ne suis ni écrivain, ni poète et j'espère que vous vous en souviendrez au moment voulu.

J'aimerai aussi et ce sera l'un de mes derniers souhaits que vous me lisiez par intérêt et non par curiosité (même si je sais que les histoires de vie suscitent une grande curiosité) car il s'agit de ma vie, certaines confidences que je vais vous confier sont des morceaux de ma vie que j'ai gardé pour moi comme un trésor mais aussi par honte, mais, peu importe. L'important au moment où j'écris, c'est que vous compreniez que vous me ferez honneur si vous pouviez en tirer quelque chose de formateur, de constructif et de positif pour vous.

Je n'aurais pas la prétention de croire que je pourrai vous aider, même si au fond de moi je l'espère, mais je sais que lire les histoires de vie des autres permet parfois de répondre

à nos propres interrogations. C'est aussi l'occasion de découvrir certains auteurs qui vous guideront dans vos réflexions.

L'écriture me permet d'extérioriser mes incertitudes, mes craintes, mes interrogations. Mes camarades de classe me rassurent, m'orientent, me soutiennent dans ma recherche de vérité. Les professeurs de l'Université reconstruisent peu à peu, ce que d'autres dans le passé ont cassé en moi.

Je serais incapable de vous dire à quand remonte la dernière fois que j'ai parlé de mon enfance. Je ne me souviens même pas si j'en ai parlé un jour à quelqu'un. Ou alors, si je l'ai fait, j'ai certainement dû volontairement éviter de parler de certaines périodes de ma vie dont je trouvais inutile de me rappeler tant elles me font encore mal, et voilà qu'aujourd'hui, je me surprends à vouloir écrire mon histoire de vie. Sans doute ai-je besoin de parler, de me confier, d'extérioriser ces événements de ma vie qui me pèsent, me dévalorisent, et m'empêchent d'avancer encore quelquefois. Il m'a fallu attendre la naissance de ma fille pour devenir une adulte responsable, capable d'envisager l'avenir. Elle m'a appris à aimer mais aussi à être aimée. Ses rires me font oublier un peu plus chaque jour mes larmes et mes peines anciennes. Je grandis et m'épanouis avec elle. Elle est ce qui m'est arrivée de plus beau. Tout ce qui a pu se passer avant elle, n'a plus aucune importance. Même si parfois j'y repense, et que cela me procure un petit pincement au cœur, il me suffit de la voir sourire pour tout oublier aussitôt. Elle me montre la vie telle qu'elle se révèle aujourd'hui pour moi : heureuse. Et même si cela vous paraît égoïste, le bonheur, moi aussi j'y ai droit.

MES PARENTS DIVORCENT.

Je suis née le 12 Août 1971 dans une petite ville du Nord de la France et, élevée dans ce que l'on appelle trivialement une famille à problèmes dans laquelle chacun a toujours vécu pour soi. La solidarité, l'amour des autres sont des qualités (que vous jugerez vous-même bonnes ou mauvaises) que j'ai découvert moi-même très tardivement.

Mes parents ont divorcé quand j'avais sept ans, ce qu'il y a eu avant je n'en ai gardé aucun souvenir. Des photographies auraient certainement pu m'aider mais il n'en existe pas. Les seules choses que je connaisse m'ont été rapportées par un membre de ma famille. Le jugement de divorce fut prononcé en faveur de ma mère et par conséquent elle obtint la garde de mon frère et moi. C'est à partir de ce moment que mes souvenirs commencent, le calvaire aussi. Ma mère s'est retrouvée seule, sans ressources avec deux enfants à charge, brisée, anéantie par cette nouvelle situation et rongée par le remords elle tomba rapidement dans la dépression nerveuse et n'en est jamais sortie depuis, que temporairement. Mon frère, mon aîné de quatre ans, a dû rapidement faire face à des situations que seul un adulte aurait pu surmonter, mais il s'accrocha pour moi car très vite, il se sentit responsable et dans l'obligation de faire quelque chose.

Notre famille, bien que vivant à quatre cents mètres de chez nous, n'a jamais voulu savoir et connaître nos difficultés, ils préféraient certainement faire semblant. Je ne sais pas s'ils ont culpabilisé un jour, je ne sais même pas s'ils auraient dû le faire. Mais, ce que je sais aujourd'hui et qui m'écoeure, c'est qu'ils savaient. Pourtant cela ne m'empêche pas de leur parler aujourd'hui et de faire comme si rien ne s'était passé. Ce n'est pas facile, mais j'essaie car je ne sais pas ce que j'aurais fait à leur place. On ne peut savoir ce que l'on deviendra, et juger, je ne me sens pas en droit de le faire. De sept à quatorze ans, j'ai vécu sans électricité et, n'avais qu'un repas par jour. L'école, je n'osais plus y aller car mes vêtements étaient sales et délavés par l'usage. Les autres en cours avaient de beaux vêtements, de beaux crayons, de beaux cahiers et savaient toujours leurs leçons par cœur. Moi, j'arrivais en cours avec un matériel de misère sans avoir pu apprendre quoi que ce soit car notre mère refusait de nous voir travailler. En cachette, dès qu'elle s'endormait, je sortais mes livres et apprenais, mais mes yeux fatigués par le vacillement des bougies avaient toujours raison de mon envie d'étudier. Les professeurs se sont révélés pour moi très cruels. Avant chaque cours, j'essayais de leur expliquer avec mon vocabulaire d'enfant gênée que je n'avais pas pu apprendre mes leçons pour raisons familiales, mais cela ne les empêchait pas de m'envoyer devant toute la classe pour réciter la leçon qu'ils savaient très bien que je n'avais pas pu apprendre. Les autres, essayaient de me souffler mais c'était pire. Je me tenais debout, honteuse, sans pouvoir comprendre pourquoi un adulte agissait de la sorte.

Ils me mettaient en retenue le soir et m'infligeaient des devoirs et des zéros sans réaliser les conséquences et les répercussions que cela pouvait entraîner. J'ai fini par ne plus oser me présenter en cours, rester chez moi, je ne voulais pas, c'était l'enfer. Notre mère, nous obligeait à nous asseoir sur une chaise toute la journée.

Nous ne pouvions rien faire d'autre que d'attendre et attendre encore. Dix ans pratiquement se sont écoulés depuis, mais je me souviens que sur le mur, ma mère avait accroché un cadre où on pouvait lire : « La parole est d'argent, le silence est d'or ». Qu'est-ce que cela voulait dire ? Que nous devions nous taire. Ne rien dire à personne de nos problèmes.

Des jouets nous en avions très peu, mais de toute façon à quoi bon en avoir plus, nous ne pouvions pas jouer, nous avions le droit de les regarder dans leurs beaux emballages. Elle faisait du ménage toute la journée. Pourtant l'appartement ne pouvait être sale puisqu'on n'y recevait jamais personne. D'ailleurs, personne ne venait nous voir non plus. Je faisais semblant d'aller à l'école pour éviter de devoir rester assise toute la journée sur cette chaise que je connaissais par cœur. Je me baladais la journée entière dans la rue et rentrais le soir comme si de rien n'était. Puis un jour, une dame (rousse) est arrivée chez moi. C'était la conseillère d'éducation, du moins je crois que c'était le titre qu'on lui donnait. Elle venait interroger ma mère sur mes absences répétées, mais cela, je ne l'ai su que le lendemain matin quand elle me convoqua dans son bureau. Quand elle m'aperçut, blottie contre mon frère, elle dut certainement comprendre que ma mère n'était pas au courant et prétextait je ne sais plus quelle excuse mais elle ne parla à aucun moment de mes absences. Dans mon coin, j'étais morte de peur et ne disais mot. Quand elle s'en alla, j'étais soulagée. Le lendemain j'étais dans son bureau, mais je n'avais plus peur, ce qu'elle avait fait la veille m'avait rassurée,

j'avais confiance. Je me suis mise à discuter avec elle, elle comprenait mes mots d'enfant et moi ses mots d'adultes. Je lui ai expliqué la situation dans laquelle je vivais et elle semblait comprendre. Elle est intervenue directement auprès des professeurs, mais ce n'est que maintenant que je m'en rends compte, car ils étaient devenus compréhensifs, mais en même temps je sentais bien qu'ils ne comprenaient pas. Elle m'a inscrite à la cantine à titre gratuit, j'ai pu ainsi apprendre à manger chaud. Chose que je ne connaissais pas avant ce jour, car ma mère refusait de cuire les aliments de peur de salir sa gazinière. J'ai tenu un bon mois à l'école, je faisais des efforts considérables pour rattraper les autres sans y parvenir.

C'était trop dur. Puis ma mère mit un terme définitif à ma scolarité et ne m'y envoya plus. Quelque part, j'étais contente, car essayer de suivre les cours me demandait énormément de courage mais en même temps, chez moi, je m'ennuyais et rêvais de l'école. Je me souviens encore de cette dame aux cheveux « rouges » qui m'a aidée, je me rappelle encore son nom. Il y a des gens comme cela dans la vie qui vous marquent et que l'on n'oubliera jamais, qui contribuent involontairement ou volontairement à ce que nous sommes aujourd'hui.

Je suis presque restée sept ans à ne fréquenter l'école que d'une manière occasionnelle, jusqu'au jour où les services sociaux débarquèrent.

JE PARS.

La dame aux cheveux « rouges » s'est sans doute rendu compte que ce qui se passait n'était plus de sa compétence et porta plainte pour non-assistance à personne en danger. Une assistante sociale me questionna, et sur ordre du Juge des enfants, me plaça au Centre d'Observation et de Traitement Anne Frank à Saint-Omer.

Les premiers mois de mon placement furent pénibles, car un enfant, même s'il est malheureux avec ses parents, continue de les aimer par-dessus tout. Je me suis retrouvée avec des étrangères qu'aujourd'hui je considère comme ma famille. La vie de groupe avec tout ce que ça englobe de bons et de mauvais côtés m'a progressivement reconstruite. J'ai repris mes études en quatrième, sans passer par la sixième et la cinquième. Et c'est à cette époque que je me suis réconciliée avec les professeurs. Ces derniers, tout en me soutenant, me mettaient à l'épreuve comme si j'avais encore besoin de cela. Mais en même temps, c'était pour moi un défi. Nous étions, je crois en février et j'avais jusque juin pour rattraper mon retard.

Finalement, au bout de plusieurs mois, et après des efforts considérables, j'ai fini par reprendre une scolarité normale. Les éducateurs qui m'encadraient à l'époque m'ont accompagnée dans mes difficultés et mes réussites. Leurs exigences, bien que très lourdes parfois, m'ont imposé un rythme de travail régulier. Je ne pense pas m'être reposée sur mes lauriers durant toutes ces années, au contraire. Je ne sortais jamais et je pense avoir été la seule à occuper le centre de documentation, et à fréquenter régulièrement l'Abbé pour du soutien scolaire en latin. Je suis fière maintenant d'avoir passé tout ce temps à étudier. Il n'empêche, qu'à l'époque, il m'est arrivé souvent de rechigner contre une de mes éducatrices car je n'avais plus envie de continuer. Je boudais, car je trouvais injuste que les autres aillent se balader alors que moi je devais réviser ou travailler dans ma chambre. Ce petit « clin

d'œil » dans mon mémoire, c'est ma façon de lui dire merci et de lui prouver mon entière reconnaissance. Elle se reconnaîtra sans doute, si j'ajoute que cette éducatrice, si exigeante soit-elle, demeure encore aujourd'hui le pilier du groupe dans lequel j'ai vécu.

Quatre années d'accompagnement intensif m'ont été nécessaires pour arriver à voler de mes propres ailes, et étudier est finalement devenu pour moi comme une drogue, une action que je faisais naturellement, qui me prenait tout mon temps. Il me fallait réussir dans les études pour pouvoir revenir chez moi.

LA METAMORPHOSE.

De l'état de chenille rampante, je suis passée au papillon. Cette métaphore, bien qu'elle puisse choquer, image parfaitement la transformation que j'ai vécue grâce à mon placement. Je suis revenue chez moi forte, solide physiquement, psychologiquement et intellectuellement. J'étais bien, fière, capable d'envisager l'avenir sereinement et positivement. Tous les efforts que j'avais fait au centre furent rapportés au juge pour enfants qui m'accorda une allocation jeune majeure avec laquelle j'ai pu louer mon premier studio. La seule condition reposait sur la poursuite de mes études.

Dans mes vingt mètres carrés, je jubilais de bonheur, et, je devenais indépendante. Mes dix-huit ans m'apportaient la liberté, la responsabilité, fruit d'un travail long et pénible, mais j'étais récompensée. J'ai été admise dans un lycée privé de la région qui avait pour réputation de sélectionner énormément ses candidats. L'Abbé avec qui j'avais durant plusieurs années révisé mon latin, avait certainement dû jouer de son influence, et se porter garant pour moi afin de m'y faire entrer. Ce fut ma deuxième dame aux cheveux « rouges ». L'année de ma première fut difficile car je me suis retrouvée seule, sans personne pour me motiver, mais je me suis accrochée et obtint mon passage en terminale.

Mes résultats n'étaient pas excellents, mais mes professeurs ont jugé à l'époque que ma motivation, mon sérieux et ma volonté de réussir justifiaient mon passage. Malheureusement, la plupart des diplômes sont décernés à partir de notes, et le Baccalauréat en faisant partie, j'ai échoué en beauté.

Je connus de nouveau la souffrance, l'injustice, la déception. J'ai vu mes camarades de terminale partir en vacances et prendre le chemin de l'Université alors que moi, je prenais directement le chemin de l'A.N.P.E.

La durée de vie de mon bonheur fut comme celle du papillon : très éphémère. Et je me suis sentie de nouveau chenille, plus bas que terre. Mon échec m'a coupé les ailes que j'avais eu tant de mal à construire. Mes amis n'en ont jamais rien su. J'ai préféré cacher ma tristesse afin qu'ils puissent apprécier leur réussite.

À ce moment précis, je pense à cette citation d'Albert COHEN : « Itinéraire d'un enfant gâté ». « Chaque homme est seul et, tous se fichent de tous et nos douleurs sont une île déserte ». Ces mots reflètent avec exactitude l'état dans lequel je me suis retrouvée à l'époque.

Seule, sans famille, sans quelqu'un avec qui j'aurais pu pleurer. Rien que moi et ma haine, la haine de ne pas avoir réussi malgré tout le travail que j'avais accompli. Par contre, ce dont je suis extrêmement fière, c'est d'avoir su embrasser mes amis et les féliciter pour leur belle réussite. Devant eux, j'ai gardé un visage souriant, alors qu'à l'intérieur je souffrais.

L'échec me faisait mal comme si j'avais réellement reçu un coup. Je n'exprime que très rarement mes souffrances et mes angoisses, si bien que tout le monde pense que je suis toujours gaie, en forme, que rien ne peut me perturber. C'est totalement faux. Je suis quelqu'un que les événements successifs ont détruit, dévalorisée. Je fais face à la douleur avec rage. On m'a abandonnée, battue, rejetée. On m'a trahie, menti, humiliée, mais jamais je ne laisserai faire ce que j'ai vécu si je peux l'éviter.

Avec le temps, j'ai appris que d'avoir eu le Bac n'a rien apporté à mes amis. Peut-être en aurait-il été de même pour moi, mais cela, je ne le saurai jamais. Ils l'ont obtenu à un moment où moi aussi je le voulais. Pas pour l'examen en lui-même, mais juste pour atténuer la souffrance que je vivais à l'époque. J'avoue qu'aujourd'hui j'y pense encore et qu'il me manque.

JE TRAVAILLE

Dégouté par cet échec et me retrouvant enceinte, je n'ai pas voulu redoubler ma terminale. Mon mari, ayant presque terminé ses études, je pris le parti de chercher un emploi. La Permanence d'Accueil d'Information et d'Orientation me proposa un Contrat Emploi Solidarité, et, comble du hasard, je me suis retrouvée responsable des absences dans un lycée professionnel. C'était génial, j'avais l'impression de devenir la conseillère d'éducation qui m'avait tant aidée. À mon tour, je pouvais aider. Les élèves qui avaient presque le même âge que moi passaient par mon bureau afin de justifier leurs absences. Certains me mentaient, d'autres par contre s'asseyaient et me racontaient leurs problèmes. J'ai toujours pris le temps nécessaire pour les écouter, même si certains de mes collègues pensaient que c'était du temps perdu. Eux me disaient qu'ils n'avaient pas le temps. Moi non plus, mais je le prenais sur mon temps de pause. C'est à cette époque que je me suis rendue compte que je pouvais me rendre utile et efficace. Je les écoutais, et essayais de trouver avec eux des solutions pour rattraper leur retard scolaire, et voir avec mes collègues, s'il n'y avait pas moyen de trouver des solutions pour ne pas leur faire payer de scolarité. Progressivement, j'ai repris confiance en moi, j'aidais les autres, et le fait qu'ils viennent me remercier me comblait de bonheur. Puis il y eut une restructuration du personnel d'encadrement, et une autre personne prit ma place ou plutôt me la vola. Je me suis retrouvée surveillante, et, devais assurer toutes les permanences. Cent vingt personnes devant moi avec qui je pouvais parler, mais que je devrais faire taire.

Râler, punir, voilà à quoi j'en étais réduite. Finalement, j'ai pris mon mal en patience, et durant les pauses, je me suis mise à discuter avec les élèves. Dès lors tout changea. En salle d'études, je ne devais plus crier pour avoir le silence. Le respect se faisait à la fois dehors et dedans.

Ensuite, j'ai repris mes études : B.T.S., succès puis entrée à l'I.U.P. en vue de passer un DEUG (Métiers de la formation continue). Ce texte est une partie de mon mémoire de fin d'études. DEUG, succès. Je suis maintenant secrétaire d'un Député Maire d'une petite ville du Nord, m'occupant principalement des relations locales et nationales.

Je suis mariée et j'ai une petite fille. Le Bonheur ? Vous connaissez ?

P.C. 27 ans